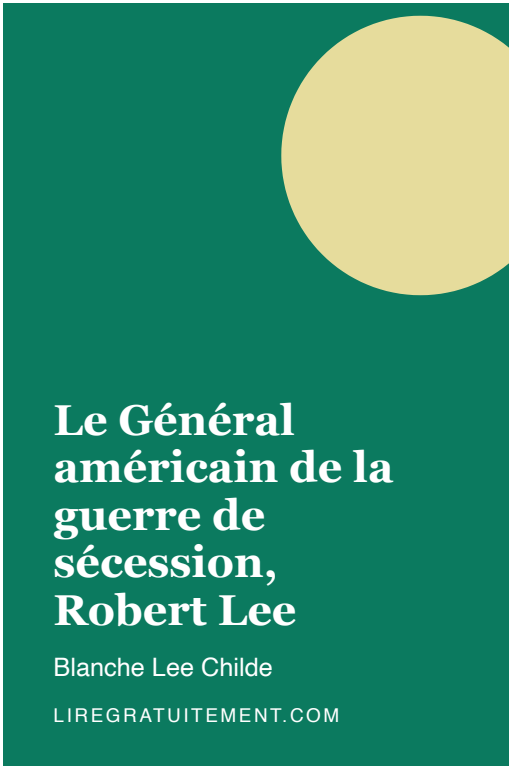


Le Général américain de la guerre de sécession, Robert Lee

Blanche Lee Childe

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

La Virginie a eu cette rare bonne fortune de donner naissance à deux hommes dont les talens et le caractère ont illustré leur pays, quoique dans des circonstances très opposées, — le général George Washington et le général Robert Lee. Ils ont été, à soixante-quinze ans d'intervalle, les types les plus accomplis de cette forte race virginienne qui, plus que toute autre dans le Nouveau-Monde, avait conservé les traditions, les mœurs, les habitudes et les goûts de la vieille Europe.

La dévorante activité industrielle des états du nord n'avait point pénétré dans ces belles régions boisées et montagneuses. La vie y était restée très primitive. Les fortunes territoriales étaient immenses, quoique l'argent n'abondât pas toujours. L'hospitalité était sans bornes, la maison ouverte à tous les étrangers. Les existences des grands propriétaires y ressemblaient sous bien des rapports à celles des grands seigneurs de France ou d'Angleterre. La chasse, la pêche, les exercices du corps, jouaient un rôle notable dans leur éducation et dans leur vie. Toujours à cheval, ils ignoraient les distances ou le mauvais état, devenu proverbial, de leurs routes. À côté d'une grande simplicité de mœurs, l'aristocratie virginienne, en partie composée de membres de familles patriciennes émigrés d'Angleterre, gardait au plus haut point le sentiment de sa dignité, et chez elle on retrouvait les façons courtoises, graves, calmes, un peu lentes des temps passés. Aussi la Virginie était-elle l'état le moins républicain de l'Union. Ce fut dans ces conditions d'existence sociale que

naquit et vécut Robert Lee, dont nous allons essayer d'esquisser le caractère et raconter la vie.

La famille des Lee était, parmi celles qui composaient cette aristocratie virginienne toute patriarcale, une des plus considérables et des plus anciennes. Mêlés à tous les événemens importans de l'histoire de leur pays, y jouant constamment depuis près de deux siècles des rôles marquans, ils portaient un nom dont ils faisaient remonter la noblesse aux temps de la conquête d'Angleterre. Leur ancêtre Lancelot Lee de Loudun, qui avait accompagné Guillaume le Conquérant, en avait reçu une propriété en Essex et s'y était fixé. Un de ses descendans, qui suivit aux croisades Richard Cœur-de-Lion, fut récompensé de sa bravoure au siège de Saint-Jean-d'Acre par le titre de earl of Litchfield, et, lorsqu'il mourut, son armure fut placée dans la Tour de Londres, où on la montre encore. Plus tard, en 1542, un autre descendant s'étant distingué dans les guerres d'Écosse, sa bannière avec la devise : non incautus futuri, que portent encore les Lee, eut l'honneur d'être suspendue dans la chapelle royale de Windsor. Walter Scott, dépeignant dans son roman de Woodstock le beau caractère du vieux sir Henry Lee of Ditchley, ne faisait qu'un portrait d'après nature.

Le premier de la famille qui, traversant l'Atlantique, alla se fixer en Virginie fut Richard Lee, qui, comme membre du conseil privé, avait été exilé d'Angleterre à la mort de Charles I. Il y acquit de grandes propriétés et s'y établit ; mais l'éloignement ne diminuait pas l'ardeur de sa fidélité royaliste, et il repassa l'Océan pour aller offrir à Charles II, en exil à Bréda, de le faire nommer roi en Virginie. Le jeune prince refusa cette proposition plus zélée que praticable, et Lee retourna en Amérique, mais non

sans avoir laissé dans l'esprit du jeune monarque une forte impression en faveur de ses loyaux Virginiens. Aussi plus tard, à son couronnement, Charles II porta-t-il un manteau de sacre en soie de Virginie, et par un décret royal éleva sa fidèle province d'outre-mer au même rang que ses trois royaumes anglais, avec cette devise : en dat Virginia quartam. Les descendans de ce premier fondateur de la famille en Virginie continuèrent par leurs talens politiques et leurs hautes positions à illustrer un nom déjà célèbre. L'un d'eux, Thomas Lee, nommé président du conseil et gouverneur de la colonie, était tellement estimé en Angleterre, que, lorsque le vieux manoir de famille, Stratford, fut détruit par un incendie, le gouvernement anglais et les notables de Londres le firent rebâtir à leurs frais. Puis vinrent R. H. Lee, orateur remarqué, promoteur et rédacteur de l'acte d'indépendance, — Arthur Lee, ministre des colonies et envoyé en France pendant la révolution, — enfin le général Henry Lee, père du général Robert E. Lee.

Entré très jeune dans l'armée, il devint l'ami intime de Washington, qui lui resta profondément attaché. Les qualités morales d'Henry Lee, ses exploits comme général de cavalerie, qui lui avaient valu le surnom de Light horse Harry, et la rare culture de son esprit le mettent au premier rang parmi les fondateurs de la nationalité américaine. Aussi distingué dans la vie politique que dans la carrière militaire, trois fois il fut nommé gouverneur de Virginie, et lors de la mort de son ami Washington il fut chargé par les deux chambres de faire son oraison funèbre. — La guerre d'indépendance achevée, il se retira dans l'ancien manoir de famille, Stratford, partageant sa vie entre ses devoirs politiques et l'éducation de ses enfans. Un recueil de lettres qu'il leur écrivit, publié il y a quelques années par les soins de ses fils,

montre que le brillant officier savait unir à une grande érudition classique et à des connaissances littéraires étendues les principes les plus élevés de morale et de piété. Il mourut en 1818, laissant six enfans tout jeunes encore. Robert, le quatrième, né en 1807, n'avait que onze ans ; mais déjà les conseils et les fortes leçons de son père avaient fait sur lui une impression indélébile. Élevé par sa mère, il avait appris d'elle aussi dès son enfance le sentiment du devoir, le renoncement à soi-même et un grand esprit d'ordre et d'économie. Ses frères étant absens, il était pour elle d'une tendresse infinie, la soignant pendant des années de longue maladie, rentrant du collège pendant ses heures de récréation pour la porter, la promener, la distraire. Lorsqu'il dut la quitter pour le collège militaire de West-Point, elle disait : « Comment me passerai-je jamais de Robert ? Il est à la fois un fils et une fille pour moi ! » Il aimait déjà passionnément la chasse, suivant les meutes quelquefois des journées entières à pied, et acquérant ainsi ce splendide développement physique et cette vigueur de santé qu'il conserva toujours à travers les plus violentes épreuves.

En 1825, Robert Lee fut envoyé par l'état de Virginie et à ses frais à West-Point, l'école militaire des États-Unis, fondée sur les principes de celle de Saint-Cyr, et que vingt-trois ans plus tard il devait être appelé à commander. Pendant les quatre années qu'il y resta, il fut constamment à la tête de sa classe. Il commençait dès lors à se faire remarquer, non-seulement par son intelligence, mais par sa rectitude de sentimens, sa rigidité de principes, sa sévérité envers lui-même. On n'entendit pas un jurement, un mot immoral ou profane sortir de sa bouche. D'une sobriété absolue, il ne buvait jamais de vin, ne fumait pas, et sa conduite était exemplaire. Aussi, en sortant de West-Point, fut-il nommé lieute-

nant en second dans le corps du génie, et peu après il épousait la petite fille adoptive de Washington, héritière de la plus grande partie de ses biens ; par elle, il entrait en possession d'Arlington, la belle propriété de Washington sur le Potomac, et du White-House sur le Pamunkey.

Jusqu'en 1846, Lee suivit sa carrière, gagnant ses grades dans le génie et occupé à fortifier et à surveiller différentes parties du pays. Dans la guerre contre le Mexique, il servit comme ingénieur en chef de l'armée principale ; les rapports du général Scott font le plus grand éloge du jeune capitaine, de sa hardiesse, de sa valeur, de son activité infatigables, et Scott ajoutait volontiers que le succès de la campagne était en majeure partie dû à Lee. Ses exploits au siège de la Vera-Cruz et à Chapultepec, où il fut blessé, le firent nommer lieutenant-colonel, et à son retour il fut de nouveau chargé de travaux de fortification, pour lesquels il avait une aptitude particulière. Plus tard, et dans les momens les plus difficiles, ce coup d'œil stratégique, ce talent de reconnaître et de faire valoir l'importance d'une position, dont il fit preuve dès cette époque, eurent une grande influence sur la prolongation de la lutte inégale qu'il eut à soutenir. Les intervalles de loisir que lui laissaient ses devoirs militaires, Lee les passait avec bonheur dans sa propriété d'Arlington, située sur des hauteurs au-dessus du Potomac et en vue de la ville de Washington. Intéressant par les souvenirs du général Washington qui y étaient réunis et par tous les événemens historiques qui s'y rattachaient, Arlington était pour l'Amérique entière un lieu de pèlerinage. La bibliothèque, les meubles, les portraits de Washington et de sa femme, les services de porcelaine qui leur avaient été offerts par Louis XVI et par la société de Cincinnatus, leurs bijoux, toutes leurs reliques, y étaient conservés avec vénération. Lee y vit

naître ses sept enfans, et d'heureuses années s'écoulèrent pour lui dans cette belle résidence, à laquelle il s'était profondément attaché et que sa femme aimait avec passion.

En 1855, envoyé au Texas comme lieutenant-colonel d'un régiment de cavalerie d'élite, il eut pour la première fois à commander des hommes, car jusque-là ses travaux avaient exclusivement appartenu au génie et à l'état-major. Il s'y distingua dans de sanglans combats contre les Indiens, et pendant deux ans y dirigea l'expédition avec le colonel Albert Johnston, qui, ainsi que presque tous les officiers qui l'accompagnèrent dans cette campagne, embrassa plus tard la cause de la confédération. Se trouvant à Washington en congé en 1859, il fut chargé par le gouvernement de réprimer un commencement d'insurrection, prélude de l'orage qui se préparait. Un nombre d'insurgés abolitionistes conduits par un chef nommé John Brown, qui avait déjà excité des troubles en Kansas, s'était emparé de la fabrique d'armes et de l'arsenal du gouvernement à Harper's Ferry, et y avait pris des citoyens considérables comme otages. Lee eut ordre de les délivrer, et par un coup de main hardi réussit à les sauver et à s'emparer de tous les insurgés. Il eut grand'peine à empêcher le peuple de faire justice instantanée de Brown et des autres chefs, à le remettre vivant entre les mains des autorités. De nouveau il retournait au Texas quand la crise terrible qui couvait depuis longtemps vint à éclater.

L'élection de Lincoln, nommé par le parti républicain, avait déterminé une partie des états du sud à quitter l'Union. La Caroline du sud avait « sécédé » la première le 20 décembre 1860 ; le 1 février 1861, elle était suivie par le Texas, le Mississipi, la Floride, la Géorgie, l'Alabama, la Louisiane, et les sept états confédé-

rés nommaient pour leur président Jefferson Davis. Bientôt après, la Caroline du nord les rejoignit ainsi que le Tennessee, le Missouri, le Kentucky et l'Arkansas. Le 13 avril 1861, le fort Sumter se rendait au général Beauregard, et le lendemain paraissait la proclamation de Lincoln, appelant sous les drapeaux 75,000 hommes, pour soumettre les états déclarés rebelles. Seule entre tous les grands états du sud, la Virginie avait résisté à la sécession. Elle avait une répugnance presque invincible à se séparer de l'Union, de ce drapeau qu'elle avait si souvent illustré, et à entrer dans un conflit sanglant qui forcément se passerait sur son territoire. Pendant bien des semaines, la convention virginienne refusa de voter la sécession ; mais, obligée par la proclamation de Lincoln à fournir son contingent d'hommes, elle se décida le 17 avril à associer son sort à celui de la confédération du sud.

Lee arrivait du midi à ce moment solennel, et pour lui la question se posait douloureuse et brûlante. Suivrait-il les armes du nord ou celles du sud ? Le choix pour lui était cruel. D'un côté, l'avenir le plus brillant : la haute position et les longs et anciens services de sa famille, l'intimité de son père avec Washington et sa propre alliance avec la petite-fille du grand législateur, qui l'en rendait en quelque sorte le représentant, la considération personnelle dont il jouissait, lui assuraient les plus belles destinées. Le vieux général en chef Scott avait pour lui une telle estime et une telle affection qu'il voulait le regarder comme son successeur immédiat et disait de lui : « Il vaudrait mieux que l'armée perdît tous ses officiers, moi compris, que Robert Lee. » Aussi usa-t-il de toute son influence pour persuader à Lee de ne pas donner sa démission : il lui avait remis à son arrivée un brevet de colonel, et l'avait proposé au gouvernement pour remplir les fonctions de général de brigade. De l'autre côté, Lee n'avait qu'un seul motif

qui pût le décider, mais ce motif le rendit inflexible. Virginien de naissance, son premier devoir comme sa première affection était pour son pays natal. Si la Virginie restait dans l'Union, il combattrait dans l'armée des États-Unis ; si elle rejoignait la confédération, il devait suivre son appel et servir le drapeau qu'elle aurait choisi. La lutte en lui fut courte, quoique douloureuse au dernier point. « Mon mari a pleuré des larmes de sang sur cette terrible guerre, écrivait mistress Lee à un ami ; pourtant il doit comme homme et comme Virginien partager les destinées de son état, qui s'est prononcé pour l'indépendance. » Aux appels urgens du général Scott, il répliqua : « Je n'ai pas le choix ; je ne puis pas consulter mes propres sentimens, » et à un des ministres de Lincoln, Mongomery Blair, qui lui fut envoyé par le président pour lui offrir le commandement effectif de l'armée sous Scott, il répondit : « Je regarde la sécession comme une anarchie, et si j'avais quatre millions d'esclaves, je les sacrifierais à l'Union ; mais comment puis-je tirer l'épée contre la Virginie, où je suis né ? » Aussi le 20 avril, résistant à toutes les tentations, et acceptant un avenir de sacrifices, il envoyait à Scott sa démission de colonel, accompagnée d'une lettre de regrets. Ce qu'il écrivait le même jour à une de ses sœurs, malade dans le nord, nous montre plus intimement encore par quelle épreuve terrible cette âme si loyale et si consciencieuse dut passer.

«... Nous entrons dans une période de lutte que rien ne peut empêcher. Tout le midi est dans un état de révolution où la Virginie, après une longue lutte, a été entraînée, et quoique je ne reconnaisse nullement la nécessité de cette situation, que j'aie au contraire attendu et plaidé jusqu'à la dernière extrémité pour obtenir que l'on donne satisfaction à nos griefs, pourtant, en ce qui me concernait, j'ai été forcé de trancher la question. Devais-je ou

non porter les armes contre mon état natal ? Malgré tout mon dévoûment à l'Union et mes sentimens de loyauté et de devoirs comme citoyen américain, je n'ai pu me décider à tourner mon épée contre mes parens, mes enfans, mon home. J'ai donc donné ma démission de l'armée, et sauf pour la défense de ma province, où j'espère que mes humbles services ne seront jamais requis, je souhaite de ne plus jamais avoir à tirer mon épée. Je sais que vous me blâmerez, mais je vous demande de penser à moi avec toute l'indulgence que vous pourrez et d'être convaincue que je me suis efforcé de faire ce que j'ai cru être mon devoir. Pour vous montrer la lutte et l'effort qu'il m'en a coûté, je vous envoie copie de ma démission. Je n'ai pas le temps d'en écrire davantage. Que Dieu vous garde et vous protège, vous et les vôtres, et vous envoie toutes ses bénédictions ; c'est le souhait de votre frère dévoué. »

On le voit, Lee ne regardait pas l'élection d'un président républicain, nommé par une seule fraction du pays, comme une raison suffisante de se séparer de l'Union. Ce fut là aussi le sentiment d'un grand nombre d'officiers du sud ; habitués à combattre sous le drapeau des États-Unis, ils avaient peine à comprendre la force du raisonnement qui semblait justifier la sécession et les obligeait à quitter ce drapeau. Leurs résolutions finales furent prises sur les mêmes considérations que celles qui déterminèrent Lee : leurs états respectifs les appelaient, et ils devaient avant tout leur obéir. En donnant ainsi sa démission, Lee sacrifiait non-seulement l'avenir qui s'ouvrait devant lui, mais aussi celui de ses enfans, ainsi que sa fortune personnelle ; bien plus, le gouvernement qu'il avait si longtemps servi allait le considérer, comme un traître, et il s'aliénait l'affection d'un grand nombre de ses meilleurs amis. Un seul mot, celui qui résume toutes les ac-

tions de sa vie, fut le mobile de celle-ci, la plus cruellement décisive : il crut faire son devoir.

Aussitôt que la nouvelle de sa démission fut connue à Richmond, devenu la capitale et le quartier-général des états confédérés, le gouvernement de Virginie nomma Lee major-général des forces de la Virginie du nord, et il fut appelé à comparaître devant la convention assemblée au Capitole, où le président lui annonça dans un discours solennel la mission qui lui était imposée. Lee était alors, à cinquante-quatre ans, dans toute la vigueur de l'âge et de ses facultés intellectuelles. Il avait toujours eu une figure et une tournure remarquablement belles, et les soucis de la guerre n'étaient pas encore venus blanchir ses cheveux. Grave et silencieux par nature, un peu raide, d'une exquise politesse de manières, mais en même temps d'une douceur et d'une simplicité infinies, il en imposait à ceux qui ne le connaissaient que peu. Sa santé de fer, maintenue par une sobriété et une frugalité devenues proverbiales dans son armée, n'avait été atteinte par aucune des fatigues de ses campagnes, et il était encore le plus intrépide et le plus élégant cavalier de la Virginie. Il portait cette rigueur de principes, dont il venait de donner un si frappant exemple, dans tous les actes de la vie privée et il la voulait voir pratiquer à ses enfans. Qu'on lise ces fragmens d'une lettre adressée quelque temps auparavant à son fils aîné, qui devint plus tard un de ses officiers-généraux les plus distingués ; trouvée par des officiers fédéraux, elle fut publiée par eux pendant la guerre.

« Appliquez-vous, écrivait-il à être vrai en toutes choses. La franchise est la fille du courage et de l'honnêteté. En toute circonstance, ne promettez jamais que ce que vous comptez tenir, et ayez toujours la volonté absolue de bien faire… Quant au senti-

ment du devoir, laissez-moi vous en conter un exemple. Il y a près de cent ans, il vint une journée extraordinairement sombre, connue encore sous le nom de la journée noire, où la lumière du soleil s'éteignit lentement comme par une éclipse. La chambre du Connecticut siégeait alors, et à mesure que l'obscurité inattendue et effrayante augmentait, les députés partageaient la consternation générale. Beaucoup crurent que le jour du jugement était arrivé, et quelqu'un proposa dans l'effroi du moment que la séance fût levée. Alors un vieux législateur puritain prit la parole et dit que, si le dernier jour était en effet venu, il voulait qu'on le trouvât à sa place, faisant son devoir, et pour cela il demandait que la chambre ordonnât d'apporter des lumières, afin qu'elle pût continuer ses travaux. Il y avait un grand calme dans l'âme de cet homme, le calme de la sagesse divine, et l'inflexible volonté de bien faire. Le devoir est le mot le plus sublime de notre langue. Faites-le en tout, comme le vieux puritain. Vous ne pouvez faire plus, ne cherchez jamais à faire moins. »

Pendant quelque temps, Lee eut la difficile tâche d'organiser l'armée de Nord-Virginie. De tous les côtés, les hommes arrivaient. Dès le mois de mai, 30,000 Virginiens se pressaient à Richmond sous le drapeau confédéré ; pourtant leur zèle et leur enthousiasme patriotique ne compensaient guère le manque de discipline et d'éducation militaire, et il fallut une activité extrême pour en faire en quelques mois de bons soldats, devenus plus tard d'admirables troupes. Lorsqu'au bout de trois mois il eut mis Richmond en état de défense et complètement organisé les forces qui y étaient réunies, il fut nommé général de division par le gouvernement confédéré en même temps que Beauregard, J.-E. Johnston et Cooper, et envoyé en Ouest-Virginie pour y diriger un service difficile et désagréable, qu'il accepta néanmoins sans

hésiter. L'été se passa pour lui sans grands événemens, sauf quelques escarmouches avec des colonnes détachées de l'armée de Mac-Clellan. Plusieurs fois Lee espéra en venir aux mains avec le gros de l'armée ; mais après de longues attentes, des marches et des contre-marches que l'état épouvantable des routes retardait beaucoup, il ne put qu'arrêter les progrès du général Rosencranz, qui un matin disparut, battant en retraite. L'hiver approchait, Lee dut revenir à Richmond sans que cette campagne eût produit aucun résultat.

Le désappointement des sudistes fut grand, et les commentaires sévères. On ne voulut pas considérer les difficultés insurmontables qu'avait offertes un pays sauvage, sans routes, sans chemins de fer, sans rivières navigables, dont les habitans, plutôt favorables au nord, trahissaient tous les mouvemens des confédérés, tandis que les fédéraux avaient entre leurs mains deux chemins de fer qui leur permettaient de faciles retraites.

Lee eut donc à supporter, après une pénible campagne sans gloire, mais harassante de fatigues, le poids d'une déception générale. Il ne voulut pas révéler, ce que le gouvernement seul savait, à quel point la désobéissance à ses plans et à ses ordres avait été la cause de son insuccès, ne voulant nuire à aucun de ceux qui portaient l'uniforme de la confédération. Pendant l'hiver, il fut chargé de mettre en état de défense les côtes de la Géorgie et de la Caroline du sud, et ses admirables travaux lui regagnèrent rapidement cette popularité qui ne devait plus l'abandonner.

02

Revenons un peu en arrière pour suivre à grands pas les événemens qui s'étaient passés dans le reste de la Virginie. Le 10 juin 1861, la guerre avait éclaté. Le premier coup de fusil était tiré à York-town, et un engagement y avait eu lieu, suivi peu après par la bataille de Manassas, dans le nord de la Virginie, où les deux armées en vinrent pour la première fois sérieusement aux mains. Ici le vaillant Jackson, à la tête de sa fameuse 1 brigade, avait acquis tout d'abord ses titres à une immortelle renommée.

Nous aurons trop souvent l'occasion de parler de cet officier, l'un des types les plus étranges et les plus frappans qu'ait produits cette longue guerre, pour ne pas essayer de le dépeindre en quelques mots. Jackson présentait le contraste le plus complet, au physique et au moral, avec Lee, dont il allait bientôt devenir le meilleur lieutenant. Virginien lui aussi, mais d'une de ces familles obscures et laborieuses de l'ouest, il était arrivé à force de travail et de volonté à être professeur à l'école militaire de Lexington après avoir gagné dans la guerre du Mexique son grade de major. Les cadets, auxquels il faisait les classes de philosophie expérimentale et d'artillerie, se doutaient peu de la valeur et du génie militaire de leur grave et assez peu sympathique professeur. Sa tournure gauche, son grand corps maigre et disloqué, sa démarche raide et ses continuelles distractions le mettaient en butte aux intarissables plaisanteries de ses élèves, qui d'ailleurs n'appréciaient guère sa sévérité. Il avait en effet bien peu de l'apparence du héros ; mais sous ces bizarreries de caractère et de tournure qui le rendaient grotesque, se cachaient les plus nobles qualités, une piété ardente, un courage indomptable, une persévérance à toute épreuve. Pour lui, la religion chrétienne était une

pratique de tous les instans, et à Lexington, comme plus tard dans les camps, ses habitudes de prière, de culte et de méditation prenaient une large portion de ses journées. Pendant de longues et douces années, sa vie s'était écoulée calme et laborieuse dans la belle vallée de Lexington, tout à ses travaux de professeur, et sans les terribles événemens qui le rappelèrent dans les camps et révélèrent ses talens militaires il fût resté l'obscur et excentrique maître de mathématiques, le rigoureux major-instructeur, le sombre et fervent elder (ancien) de l'église presbytérienne ; mais la valeur de cette nature systématique, juste et rigide à l'excès, avait été reconnue par ses supérieurs, et, appelé à Richmond, il avait été chargé par le gouvernement d'y former les nouvelles recrues, puis nommé colonel et envoyé commander une brigade d'infanterie à Harper's Ferry.

L'apparence du nouveau colonel fit sur ses soldats un effet aussi étrange que lorsqu'à Lexington elle excitait l'hilarité de ses élèves. Rien en lui ne dénotait l'officier, le commandant. Son uniforme de simple soldat, sans galons et mal porté, son air distrait, sa gaucherie et sa réserve, provoquaient le sourire. À cheval, sa tournure était plus lamentable encore : il montait avec de trop courts étriers et ses mouvemens étaient des plus disgracieux. Telle était l'étrange figure qui allait bientôt devenir l'idole de ses soldats, et dont le nom, associé à celui de sa fameuse 1 brigade, restera impérissable dans les annales de la guerre. Composée de la fleur de la jeunesse de Virginie, qui était accourue tout entière à l'appel de son pays, cette brigade confondait dans ses rangs les noms les plus illustres avec les plus obscurs. Tous avaient voulu servir ; des enfans de quinze ans coudoyaient de vieux soldats du Mexique, et cet enthousiasme qui les réunissait en fit rapidement de véritables vétérans, les soutint pendant quatre ans à travers

les plus terribles épreuves. Ce qu'il leur fallait pour utiliser leurs dispositions, ils le trouvèrent chez Jackson.

La lutte, comme nous l'avons dit, s'était sérieusement engagée en Nord-Virginie. Trois colonnes fédérales s'avancèrent et rencontrèrent les confédérés, commandés par Johnston et Beauregard, dans les environs de Manassas. Une action sanglante commença. Les confédérés, assaillis de trois côtés, faiblissaient devant le nombre des assaillans. Le général Bee, au désespoir, galopa, couvert de poussière et de sueur, vers Jackson, s'écriant : « Général, ils nous repoussent ! » Jackson, les yeux étincelans de ce feu qu'on ne leur connaissait que les jours de bataille, mais le visage impassible, répondit froidement : « Alors nous leur donnerons de la baïonnette. » Son calme agit comme par enchantement sur ses hommes découragés et sur Bee, qui leur cria : « Regardez Jackson, qui résiste là comme un mur de pierre (stonewall) ; tenons ferme jusqu'à la mort ou la victoire, » — puis tomba mortellement atteint, tandis que les 3,000 baïonnettes de Jackson arrêtaient l'infanterie ennemie et donnaient au reste de l'armée confédérée le temps de mettre les fédéraux en déroute. La fermeté de Jackson avait changé la fortune de la journée, et le mot de Bee resta comme une épithète attachée au nom du héros et à celui de sa redoutable brigade.

En mars, Lee fut rappelé à Richmond et chargé de l'entière direction militaire de la confédération. Son premier but, auquel il travailla jour et nuit, fut de mettre la ville de Richmond en état de défense. Les affaires des confédérés, malgré la victoire de Manassas dans la dernière campagne, n'étaient pas dans une condition très favorable. Exaltés par des succès qui leur avaient inspiré beaucoup trop de confiance en eux-mêmes, ils croyaient à une ra-

pide fin de la guerre, et s'étaient reposés pendant l'hiver sur leurs lauriers. Le nord au contraire multipliait ses ressources pour l'ouverture de la prochaine campagne. Il fallut toute l'habileté d'organisation du général Lee pour mettre l'armée en état de lutter contre les troupes qui s'avançaient sur la Virginie. Le général Mac-Clellan, qui l'été précédent avait remporté des succès en Ouest Virginie, avait été désigné cette année pour menacer Richmond ; excellent soldat, ayant servi avec distinction au Mexique, il allait se montrer un redoutable adversaire. Au moment où la guerre avait éclaté, Mac-Clellan avait, lui aussi, hésité sur le parti qu'il devait suivre, puis, ayant accepté un commandement dans le nord et réussi dans sa première campagne, il avait été nommé au printemps de 1862 commandant en chef des armées fédérales. Toutes les ressources du gouvernement fédéral avaient été employées pour mettre l'armée sur un pied formidable. Partagée en trois corps, sous Banks, Mac-Dowell et Fremont, forte de 200,000 hommes, elle entourait Richmond de trois côtés, et selon toute apparence la capitale confédérée allait tomber entre ses mains avant la fin de la campagne.

Le général Joseph E. Johnston, qui commandait à Richmond même, dérouta les projets des fédéraux. Les faisant attaquer par Jackson dans la vallée de Virginie, ce qui opéra une diversion, il les assaillit lui-même à Seven-Pines, sur le Chickahominy, près de Richmond, et leur livra une sanglante bataille. Victorieux d'un côté, les confédérés furent moins heureux de l'autre. Les lignes de Mac-Clellan avaient reçu une atteinte grave ; mais Johnston, blessé grièvement, dut retourner dans Richmond, et le commandant en chef vint le remplacer. Huit jours après, Jackson terminait sa campagne dans la vallée de Virginie en défaisant Fremont

à Port Republic, et était libre de venir rejoindre Lee sur le terrain de la lutte.

Il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait à tout prix arrêter Mac-Clellan, qui, s'étant avancé en vue des murs de Richmond, menaçait la ville d'un siège, et pour cela il devenait indispensable de savoir quelles étaient les forces et la disposition exacte de son armée. Le général Stuart et les deux colonels Lee, l'un fils et l'autre neveu du général, se chargèrent de cette périlleuse reconnaissance. Se dérobant aux vedettes, culbutant les détachemens qu'ils rencontraient, mettant le feu aux fourgons fédéraux sur leur passage, trouvant les routes barrées à leur retour, et construisant à la hâte un pont sur le Chickahominy, pour le détruire aussitôt passé, ils firent ainsi complètement le tour de l'armée fédérale, quoique poursuivis par une grosse troupe de cavalerie. Ils rentrèrent enfin sains et saufs au camp, ayant pleinement réussi dans cette téméraire expédition. Le côté faible de Mac-Clellan avait été découvert, et Lee prépara l'attaque.

Jackson avait reçu l'ordre de venir rejoindre son général en chef à Cold-Harbor le 25 juin. Une dépêche adressée au « général Jackson quelque part » lui enjoignait d'arriver à marches forcées et avec le plus grand secret. « Quelque part » était en effet la seule adresse qui pût convenir au rapide et silencieux capitaine et à ses mystérieux mouvemens. Trompant par ses manœuvres la vigilance de Mac-Clellan, Jackson, forcé à d'innombrables marches et contre-marches dont lui seul dans son armée avait le secret, n'arriva que le 27. Lee n'avait pu retarder ses opérations. Après de longues heures d'un combat acharné, les confédérés avaient réussi à déloger les fédéraux de leurs positions à Mechanicsville, sur le Chickahominy ; mais, trouvant des travaux de dé-

fense bien plus formidables un peu plus loin, ils ne purent s'en emparer et ne gagnèrent que le champ de bataille, où ils couchèrent. Le lendemain de cette journée, la première du « combat de sept jours, » la lutte recommença, et les sudistes firent d'héroïques efforts pour s'emparer des positions qu'ils n'avaient pu prendre la veille. Hill et Longstreet furent impuissans, tout en infligeant des pertes considérables à Mac-Clellan, à percer les travaux ennemis. — Jackson, si impatiemment attendu, n'arrivait pas. Lee, calme et sérieux comme toujours, ne trahissait par aucun geste son extrême préoccupation ; mais la position devenait critique, lorsque vers deux heures, au milieu du roulement de l'artillerie, un immense cri se fit entendre ; Jackson était arrivé.

« Ah ! général, s'écria Lee, il me tardait de vous voir ; j'avais espéré vous rencontrer plus tôt. » Jackson salua silencieusement, rendant le serrement de main à celui dont il devait dire un jour : « Cet homme est un phénomène ; il est le seul au monde que le suivrais les yeux bandés. » Lee, regardant avec inquiétude du côté de la violente canonnade, lui dit : « Le feu est terrible ! croyez-vous que vos hommes pourront le soutenir ? » Jackson écouta un instant, et de sa voix brève répondit : « Ils peuvent tout supporter, général ; ils supporteront bien cela. » Et donnant des éperons à sa maigre monture, il se précipita à la tête de ses régimens sur l'ennemi. Dès ce moment, la bataille redoubla de fureur. De part et d'autre, sous une effroyable grêle de mitraille, les charges se succédèrent. Les fédéraux, massés derrière une éminence et protégés par les parapets qui n'avaient pu être entamés la veille, semblaient ne pouvoir être délogés par aucune approche. Enfin, à un dernier cri d'encouragement de leurs généraux, les confédérés se ruèrent avec une sorte de rage sur les travaux ennemis. Escaladant sous une pluie de feu les abatis

d'arbres, s'élançant à travers un ravin et de profonds marécages, et chassant tout devant eux par une épouvantable charge à la baïonnette, ils plantèrent leur drapeau sur la redoute fédérale, et, blessés, mutilés, haletans, ils poussèrent un cri de triomphe qui résonna dans tous leurs rangs. Cependant les fédéraux résistaient encore, leur dernière ligne n'avait pas été rompue. La canonnade redoubla, une dernière décharge vint balayer l'artillerie fédérale, et le soleil couchant éclaira derrière des monceaux de morts et de mourans les troupes nordistes abandonnant leurs pièces. La première passe d'armes entre Lee et Mac-Clellan avait été fatale à celui-ci, bien que ses troupes se fussent admirablement battues. Il ne pouvait plus songer à prendre Richmond, tout au plus pouvait-il effectuer une retraite en bon ordre vers le James-River. Dans la nuit, il repassa le Chickahominy, laissant Lee camper sur un champ de bataille si chèrement acquis.

Cinq jours durant, les fédéraux opérèrent leur retraite à travers White oak swamp, marécage presque impénétrable, sans routes et sans issues, où hommes et chevaux, enfonçant jusqu'aux genoux et abîmés par le brûlant soleil de juin, manquaient de provisions et de ressources. Poursuivi avec acharnement par les confédérés et se servant contre eux de tous ces obstacles, il leur tint tête avec succès dans trois engagemens successifs, et finit par arriver à un campement sûr, près du James-River, à 30 milles de Richmond. Là, il se retrouvait sous la protection de ses canonnières. Lee rentrait de son côté, le 8 juillet, dans la capitale qu'il venait de délivrer d'une manière si éclatante, et qui le reçut en libérateur. Sa modestie presque exagérée, — vertu peu américaine, — lui rendait pénibles les nombreuses ovations qu'il dut recevoir. Ne sentait-il pas d'ailleurs qu'une première victoire ne rendait pas l'avenir moins difficile ? Les ressources du nord

étaient immenses, comparées à celles du sud ; Mac-Clellan à lui seul avait encore 90,000 hommes sous les armes.

La défaite de celui-ci avait en effet inspiré au nord une nouvelle énergie. 300,000 hommes furent tout de suite appelés sous les drapeaux, et le commandant en chef mis de côté et remplacé par le général Pope. Son insuccès ne fut pas la seule cause de la disgrâce de Mac-Clellan ; un violent antagonisme entre lui et Halleck, ministre de la guerre à Washington, en était la véritable raison. Dans un rapport adressé au président Lincoln, Mac-Clellan avait fort noblement exprimé l'avis suivant. « Cette rébellion a pris le caractère d'une guerre ; elle doit être regardée comme telle et conduite selon les principes les plus élevés de la civilisation chrétienne. En aucun cas, cette guerre ne doit aboutir à l'asservissement du peuple d'aucun état ; elle doit être une guerre non contre les populations, mais contre les forces armées et l'organisation politique. Ni les confiscations de propriétés, ni les exécutions politiques, ni la division des états en territoires, ni l'abolition forcée de l'esclavage ne doivent être admises un seul instant. En continuant la guerre, toute propriété personnelle et toute personne sans armes doivent être strictement protégées, assujetties seulement aux nécessités militaires. Toute propriété personnelle requise pour usage militaire doit être payée ; le pillage et les déprédations doivent être traités comme crimes, tout dommage inutile sévèrement défendu et les offenses des militaires envers des citoyens rapidement punis. Les arrestations par l'autorité militaire ne doivent être tolérées que sur le lieu même des hostilités, et les sermens non requis par la constitution ne doivent être ni exigés ni reçus… Des esclaves en contrebande selon l'acte du congrès doivent recevoir la protection militaire, s'ils la demandent. Le droit du gouvernement de s'approprier d'une ma-

nière permanente pour son service le travail des esclaves doit être affirmé, et par conséquent le droit du propriétaire à recevoir une compensation reconnu… Je puis être bientôt rappelé par mon créateur, et c'est au nom du pardon que j'espère recevoir de lui que je vous écris ceci en toute sincérité envers vous et par amour pour mon pays. » Ces nobles et courageuses paroles resteront comme un des titres les plus honorables de la carrière de Mac-Clellan. Elles eurent à Washington pour résultat de le faire remplacer comme commandant des forces fédérales en Virginie par le général Pope, dont les dispositions furent fort différentes. Ses ordres portaient que tout séparatiste serait immédiatement arrêté, — que le serment de soumission lui serait imposé, qu'il ne serait relâché que sur une caution assez considérable. S'il refusait le serment, il devait être chassé des lignes fédérales ; si on l'y retrouvait, il devait être fusillé comme espion, et ses biens confisqués. Tout individu accusé de communiquer avec qui que ce soit en dedans des lignes confédérées serait également fusillé. Enfin les subordonnés du général Pope devaient arrêter les citoyens marquans et les garder comme otages pour s'assurer de la bonne conduite des populations, la vie de chacun de ces otages répondant pour chacun des soldats fédéraux qui pouvaient être tués dans les expéditions fourragères. La guerre conduite sur de tels principes menait rapidement au vandalisme et à la rapine : aussi le général Lee ne put-il retenir sa juste indignation. Il adressa au ministre de la guerre à Washington d'énergiques réclamations, qui ne restèrent pas sans effet. Le gouvernement fédéral proclama qu'aucun officier ne devait quitter les rangs sans autorisation, pour prendre le bien d'autrui, sous peine de mort.

Pope arriva plein d'assurance pour entreprendre sa campagne de Virginie, se vantant qu'avec une armée comme celle que Mac-

Clellan lui laissait rien ne pourrait arrêter sa marche triomphale jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Pendant quelque temps, les deux armées s'observèrent ; enfin, craignant une avance trop rapide de son adversaire, Lee détacha contre lui Jackson, qui le força après un vif engagement à reculer. Ici encore, à un moment critique de cette action de Cedar-Run, lorsque les confédérés semblaient ne plus pouvoir soutenir le poids de l'ennemi, Jackson se précipita au milieu de la mêlée, l'œil en feu, la voix vibrante, une sorte d'incarnation du génie des batailles, décidé à vaincre ou à périr. Le cri de Stonewall Jackson rallia comme par magie ses troupes débandées, et elles repoussèrent furieusement l'ennemi derrière le Rappahanock.

Ce fut là que Lee résolut d'attaquer : calculant sur l'aide que lui offrait un pays très boisé, il partagea son armée en deux. Jackson devait avec une moitié tourner et menacer les derrières de Pope. Le brave lieutenant de Lee, s'avançant par un détour sur Manassas, y détruisit les dépôts considérables de provisions et d'armes qui y étaient amassés. Sur cette nouvelle. Pope vint en toute hâte à Manassas, mais Jackson avait déjà disparu aussi rapidement et mystérieusement qu'il était arrivé, ayant marché 50 milles en deux jours, et laissant Pope dans une ignorance confuse des positions de ses ennemis. Il s'était retiré à Sudley, adossé aux mêmes montagnes par lesquelles il avait débouché et où Lee devait le rejoindre. Celui-ci de son côté, arrivant avec le reste de l'armée à marches forcées, pénétra par Thorough-Fare-Gap, défilé dans cette même chaîne de montagnes par lesquelles Pope se croyait protégé, et, guidé par le canon, trouva son lieutenant aux prises avec toute l'armée fédérale, à l'endroit même où un an avant la première bataille de Manassas avait été livrée. Pope attaquait avec fureur les lignes confédérées, croyant n'avoir affaire

qu'à Jackson et ne se doutant pas de la présence de Lee. Pendant deux jours, la lutte dura. Il y eut des deux côtés des prodiges de valeur et de hardiesse. Des lignes entières des brigades qui chargeaient sous Jackson et Longstreet étaient annihilées sous le feu de l'artillerie fédérale. Petit à petit les côtés de l'immense V auquel ressemblait l'ordre de bataille de Lee se refermèrent sur l'ennemi. Les colonnes confédérées pressant sur le cœur même de l'armée de Pope, une nouvelle charge plus terrible que les autres, où toutes les réserves confédérées donnèrent avec une fureur « de démons, » nous disent les témoins, anéantit les dernières résistances fédérales. Le coucher du soleil vint terminer la bataille, et la retraite désordonnée des vaincus commença. Pope se retira dans la nuit, et deux jours après se réfugiait autour de Washington. Ainsi finit la troisième avance des fédéraux sur Richmond. Lee avait de nouveau délivré la Virginie. Ses pertes étaient de 10,000 hommes, mais celles des fédéraux étaient trois fois plus considérables, et ils laissaient un grand nombre de prisonniers.

03

La lutte allait maintenant être transportée des portes de Richmond à celles de la capitale des États-Unis. La campagne de Virginie étant terminée par la déroute de Pope, les confédérés se laissèrent aller à de brillantes espérances pour l'avenir. Lee n'hésita pas à profiter, sans perdre un instant, des chemins ouverts par sa victoire, pour avancer vers le nord, en Maryland. Son but était de mener la guerre hors de la Virginie et d'arriver à des régions plus riches et plus productives pour l'armée, qui depuis

deux ans épuisait complètement le pays. Il espérait trouver en Maryland nombre de volontaires et d'adhérens à la cause du sud, et réveiller par sa présence tous les souvenirs qui rattachaient le Maryland à la Virginie. Depuis le commencement de la guerre, des milliers de jeunes gens en arrivaient pour s'enrôler sous les drapeaux confédérés, et nombre de familles exilées ou maltraitées par les autorités fédérales traversaient la frontière, pleines de griefs contre le nord. Pourtant le West-Maryland, où Lee dut entrer d'abord, était par suite des origines nordistes de sa population peu affectionné à la cause confédérée, tandis que dans l'est de l'état, où il ne pouvait pénétrer à cause de la présence de toute l'armée fédérale, les sympathies étaient toutes pour le sud. Les soldats, ne se rendant pas compte d'avance de cette différence de sentiment, furent grandement désappointés de l'accueil qu'on leur fit. Malgré leurs actions d'éclat, les confédérés n'offraient pas un spectacle bien tentant pour les recrues. Fatigués par tant de marches pénibles, par tant de combats, ils n'avaient plus de souliers aux pieds, plus que des guenilles sur le dos. Leurs figures hâves et noircies disaient éloquemment leurs longues souffrances. Jamais ils n'avaient été aussi sales, aussi mal approvisionnés ; en revanche, jamais discipline plus sévère n'avait régné dans leurs rangs, et les ordres formels de montrer la plus parfaite courtoisie envers les habitans même qui professaient des sentimens nordistes étaient strictement observés.

Lee, comprenant que des partisans ne lui viendraient que s'il prouvait qu'il était de force à les défendre, se mit en mesure d'assurer ses derrières. Il chargea Jackson de s'emparer de Harper's Ferry, qui contenait de grandes quantités de munitions de guerre, et qui commandait la vallée par laquelle il comptait communiquer avec la Virginie. Lui-même se mit en devoir d'occuper

une position qui lui permettrait de menacer à son choix Washington ou Baltimore en attendant que Jackson l'eût rejoint. Mac-Clellan, qui de nouveau avait pris la direction des armées fédérales, ne se doutait nullement des projets de son adversaire, lorsqu'un accident les lui révéla, — un ordre de Lee à un de ses généraux trouvé par un soldat fédéral. Il précipita sa marche pour couper Lee du Potomac et secourir Harper's Ferry. Retardé au passage des défilés de South-Mountain par la résistance opiniâtre des détachemens confédérés préposés à leur garde, Mac-Clellan n'arriva sur les bords de la rivière Antietam que pour y trouver l'armée de Lee rangée en ordre de bataille. Le chef sudiste sentait que Mac-Clellan avait deviné son plan, et se hâta de venir se mettre entre l'armée fédérale et Harper's Ferry.

Rejoint le 16 septembre par Jackson, qui la veille s'était emparé de Harper's Ferry avec 11,000 prisonniers, 75 pièces de canon et beaucoup d'artillerie, Lee reçut le 17 à Sharpsburg l'attaque des 87,000 fédéraux. Ses 33,000 confédérés résistèrent vaillamment. Le but de Mac-Clellan était de rejeter Lee dans le Potomac ; mais ses efforts n'y purent réussir. La nuit arrêta cette lutte acharnée sans que l'une ou l'autre armée eût pu être délogée de ses positions. Lee resta en ligne de bataille tout le lendemain ; cependant Mac-Clellan, dont les pertes avaient été considérables et les forces désorganisées, ne renouvela pas l'attaque, et le surlendemain Lee retraversa le Potomac et fit rentrer en Virginie ses troupes épuisées. Ses soldats, bien que harassés par les marches et les combats désespérés qu'ils soutenaient journellement depuis un mois, n'en avaient pas moins conservé leur moral, comme ils le prouvèrent plusieurs fois en repoussant les tentatives que firent les fédéraux pour franchir à leur tour le Potomac. Quoique cette dernière bataille n'eût pas été une victoire décisive,

elle était tellement honorable pour les armes confédérées qu'elle vint encore ajouter à la joie et à l'orgueil qu'éprouva le sud à ce moment. Cette succession de hauts faits militaires, de victoires, de marches extraordinaires pendant les quinze semaines qu'avait duré la campagne, Richmond deux fois délivré et la capitale des États-Unis menacée, 40,000 prisonniers et une énorme quantité de matériel enlevé à l'ennemi, tel était le résultat des efforts de Lee et de son armée.

Les confédérés allaient enfin, après leurs fatigues, prendre quelques semaines de repos, campés dans la belle vallée de la Shenandoah si bien surnommée le Jardin de la Virginie, séparés seulement par le Potomac du camp de leurs adversaires. Leur confiance dans leur commandant en chef croissait tous les jours : ils savaient maintenant qu'il était à la hauteur de tous les dangers, de toutes les tâches. Ils étaient fiers de cette belle et martiale figure, si calme dans la bataille, si frappante dans ce simple uniforme gris qui le distinguait à peine de ses officiers. Ils appréciaient son extrême modestie et sa grande retenue, qui contrastaient avec l'originalité et les excentricités de son brave lieutenant Stonewall Jackson. La piété profonde, mais simple et réservée de Lee ne ressemblait guère à l'ardente ferveur de Jackson, qui, comme les anciens puritains, priait tout haut au milieu des batailles ou dirigeait ses soldats en chantant des psaumes. Toujours soigneux du bien-être moral de ses soldats, Lee s'associait souvent à leurs prières, le matin ou la veille d'une bataille, et la tête découverte, dans l'attitude du plus profond recueillement, écoutait comme eux, et souvent au bruit des bombes ennemies. Il se préoccupait aussi beaucoup de l'observation du dimanche dans son armée, assistant toujours au service divin, et causant constamment avec ses aumôniers du développement religieux de

ses soldats. À cette époque, comme du reste pendant toutes ces longues années de guerre, il recevait sans cesse des envois, la plupart anonymes, consistant surtout en provisions rares, en vins, en cordiaux ; mais il envoyait invariablement tout aux ambulances, ne gardant même pas une bouteille de vin pour sa table.

Avant la délivrance de Richmond, ses troupes l'avaient acclamé avec confiance ; maintenant c'était avec un véritable amour. Lorsqu'il paraissait, le camp entier bourdonnait de joie, et les hommes, avec cette familiarité caractéristique que l'on ne trouve qu'en Amérique, le saluaient aux cris de « voilà uncle Robert ! » Des vieillards, des femmes, des enfans de tout âge et de tout rang, affluaient au camp pour voir leur libérateur. Dans la confédération entière, des prières étaient lues pour lui chaque dimanche. Un Anglais qui visitait à cette époque le camp de la Shenandoah écrivait au Blackwood Magazine : « En parcourant le quartier-général de Lee, ceux qui sont habitués aux camps européens ne peuvent manquer d'être frappés de l'absence de ce qui chez nous fait la pompe et l'accompagnement obligé de la guerre. Ce quartier-général est composé de sept ou huit tentes plantées contre une haie, et sur un terrain si rocailleux qu'il est difficile d'y passer à cheval ; son seul avantage consiste dans un petit ruisseau d'eau pure qui coule à côté de la tente du général en chef. Çà et là quelques fourgons dételés dont les chevaux errent librement à l'entour. Ni gardes ni sentinelles dans le voisinage, nulle part cette foule d'aides de-camp causant et flânant, faisant les honneurs du camp ou évitant à leurs généraux l'invasion des intrus. Une grande ferme située tout auprès eût dans une autre armée été occupée par le général en chef, mais Lee exige le respect absolu de la propriété d'autrui et en donne le premier exemple. Ses officiers d'état-major sont plus qu'à l'étroit, deux ou trois dans

une même tente ; il ne leur est permis d'avoir qu'une seule petite malle, et celle de Lee est à peine plus grande. Tous ceux qui abordent le général en chef le font avec un profond respect, quoiqu'on ne connaisse ici aucune de ces formes exigées devant les généraux européens, et, tandis que tous l'honorent et ont une foi absolue dans sa valeur et ses capacités, ceux qui l'approchent ont pour lui la vénération du fils pour le père. Malgré toutes les pertes personnelles qu'il avait faites, Arlington ravagé et confisqué, le White House incendié par l'état-major de Mac-Clellan dans sa retraite, Lee, lorsqu'il parlait des Yankees, ne montrait aucune amertume et ne se laissait aller à aucune expression violente, mais faisait au contraire souvent allusion à ses anciens camarades restés dans l'armée fédérale avec des souvenirs pleins de bonté. »

Le repos des troupes ne devait pas être de longue durée. À la fin de novembre, Burnside, qui commandait les fédéraux, avait reçu l'ordre de recommencer les hostilités. Ne voulant pas risquer un engagement général, il résolut de marcher contre Fredericksburg, sur le Rappahanock, et de s'en emparer pour y faire des quartiers d'hiver fort commodes pour reprendre l'offensive dès le printemps. Lee, à qui sa cavalerie vigilante apprenait tous les mouvemens de l'ennemi, envoya sur-le-champ Longstreet occuper les hauteurs de Fredericksburg, avant l'arrivée de Burnside, et l'y suivit aussitôt.

Peu de jours après, la bataille s'engageait. Ne pouvant pas, vu la configuration du terrain, empêcher le passage du Rappahanock, qui borde la ville au nord, Lee voulut au moins le retarder. Repoussés par l'artillerie confédérée, les fédéraux, furieux de voir leurs pontons détruits, bombardèrent la ville. Les malheureux

habitans durent se cacher dans leurs caves, ou fuir par centaines sous le feu du canon. Réduisant par ce terrible moyen les batteries confédérées au silence, Burnside put traverser la rivière, et le 12 décembre son armée entière, composée de 100,000 hommes, fut prête à livrer bataille. Lee, qui n'avait que 50,000 hommes (d'après les chiffres nordistes), occupait les hauteurs au sud de la ville. La première charge fut faite par le général Meade sur la division de Stonewall Jackson, et repoussée si brillamment que le général y perdit près de la moitié de ses hommes. Six autres charges plus désespérées les unes que les autres furent tentées par Burnside avec un courage extrême ; elles échouèrent contre les sommets hérissés de l'artillerie confédérée. Jamais les soldats ne s'étaient battus avec tant de valeur ; jamais ils n'avaient été repoussés avec tant de vigueur. Lee, suivant du regard ces formidables vagues humaines qui venaient se briser contre les formidables crêtes confédérées, se retourna plein d'émotion vers un de ses aides-de-camp en disant : « Il est bon que ces spectacles soient si terribles ; nous y prendrions trop goût ! » Burnside, dans son désespoir d'être vaincu, avait juré que les sommets seraient pris avant la nuit. Malgré l'héroïsme des assaillans, les sommets ne furent pas pris, et la nuit vit les fédéraux repoussés sur tous les points. Lee comptait sur une autre bataille le lendemain, mais les fédéraux avaient trop cruellement souffert : 12,000 des leurs avaient péri sur les hauteurs de Fredericksburg, et ils profitèrent d'une nuit de tempête pour retraverser le Rappahanock.

La campagne de 1862 était terminée, et l'armée confédérée entra pour tout de bon dans ses quartiers d'hiver sous Fredericksburg. Un seul incident signala la longue et froide saison qui suivit, et nous donne une idée de l'état impraticable des routes de

Virginie après les pluies. Burnside voulut tenter de nouveau de traverser le Rappahanock, qui seul séparait son armée de celle de Lee, pour chasser celui-ci de ses positions ; mais il trouva que la boue était un ennemi plus invincible encore que les confédérés. Des efforts herculéens ne purent amener les poutres nécessaires à la construction des pontons. Les chevaux et les mulets s'embourbaient complètement ; on attela 150 hommes à chacun des madriers, toutes les tentatives furent inutiles. Hommes et planches restaient engagés dans la fange, tandis que les sentinelles ennemies postées de l'autre côté du fleuve leur criaient plaisamment : « Attendez ! nous viendrons vous aider demain à faire votre pont. » La nuit se passa pour ces malheureux embourbés dans un ouragan de pluie et de vent, et le lendemain un chaos plus épouvantable encore était le résultat de ce déluge. Un mélange indescriptible de voitures, d'artillerie, de fourgons, embarrassait toutes les routes, la plupart versés dans un océan de boue liquide. Les mules, les chevaux par centaines se débattaient dans la vase, les canons y étaient comme ensevelis. Il n'était plus maintenant question d'attaquer, il s'agissait de pouvoir reculer. Les rations étaient épuisées ou perdues, il fallut employer tous les hommes à côteler (corduroy) les routes, c'est-à-dire à jeter en travers de gros troncs d'arbres pour faire une sorte de passage solide. Vingt-quatre heures après, l'armée pataugeait péniblement vers ses anciens campemens, et sa triste campagne restait célèbre dans les annales fédérales sous le nom de mud march, la marche dans la boue. Lee, ne voulant pas s'exposer à la même catastrophe, n'avait pas bougé de ses lignes défensives. Dégoûté par cette dernière déconfiture, Burnside donna sa démission, et fut remplacé par Hooker.

Cet hiver de 1862-63 se passa très tranquillement. Hooker augmentait et équipait son armée, qui comptait maintenant 150,000 hommes. « C'est, disait-il avec orgueil, la plus belle armée de notre planète, tant elle est bien pourvue. » Celle de Lee, au contraire, très diminuée par les pertes de l'été, ne trouvait guère à se recruter dans un pays épuisé d'hommes et d'argent, et qui n'avait pas comme le nord la ressource presque inépuisable de l'élément étranger.

Au mois d'avril 1863, le commandant fédéral fit une nouvelle tentative pour s'emparer des positions si enviées de Fredericksburg. Son plan était de traverser le Rapidan à quelques lieues plus haut (le Rapidan se jette dans le Rappahanock un peu au-dessus de la ville), d'y occuper avec une partie de son armée le petit hameau de Chancellorsville, et, envoyant le reste de ses troupes derrière les positions de Lee, de le prendre ainsi à revers. Un cordon de cavalerie, détruisant les lignes des chemins de fer tout autour, devait couper la retraite des confédérés. Ce plan était habilement conçu, car, sauf du seul côté où Hooker était le maître, Chancellorsville était absolument inabordable. Situé dans une région de forêts épaisses et de taillis inextricables, le petit village se composait d'une grande taverne pour les rares voyageurs qu'attiraient dans ce lugubre pays quelques hauts-fourneaux, d'une église et de quelques maisons de mineurs. Le triste aspect de ces interminables bois de sapins, de ces longues routes faites de planches ou de troncs d'arbres jetés sur les fondrières infranchissables, avait valu à cette sombre région le nom de Wilderness.

Traversant le Rappahanock et le Rapidan, Hooker s'établit avec le gros de son armée dans cet endroit sauvage, et, ajoutant

aux défenses naturelles de ce désert, s'y fortifia par un immense abatis d'arbres. Son artillerie défendait toute approche par les étroits et tortueux sentiers ; partout ailleurs le fourré était tellement impénétrable qu'un homme ne pouvait s'y frayer passage. Lee, devant de tels obstacles, prit une résolution aussi hardie qu'inattendue : il envoya Jackson faire une attaque sur les derrières de Hooker, tandis que lui-même par une feinte l'attirait en avant. Le 2 mai, pendant que Lee disposait ses 32,000 hommes avec une habileté qui trompa l'ennemi, Jackson commençait la dernière de ses expéditions silencieuses qui le rendaient si redoutable, entourant sa marche de tant de mystère et de précautions que les fédéraux crurent qu'il battait en retraite vers Richmond. Aussi quelle fut leur consternation lorsqu'à cinq heures du soir, comme ils préparaient tranquillement leur souper, il tomba comme une bombe au milieu de leur camp ! — L'attaque fut si soudaine que les fédéraux, désarmés, n'eurent pas le temps de se défendre et fuirent de tous côtés, laissant le terrain jonché de leurs fusils et de leurs sacs. Jackson, à la tête de sa cavalerie, pressant ses hommes de la voix et de ce geste de la main qui leur était devenu si familier, poursuivit les fédéraux à travers les fourrés, les troncs d'arbres abattus, les fondrières. Ceux-ci, affolés, n'avaient qu'une pensée, retraverser la rivière ou gagner les redoutes élevées à Chancellorsville. Les batteries de canon s'accrochaient dans les broussailles, les chevaux emportés fuyaient en hordes, les ambulances, les fourgons versés et brisés ajoutaient aux obstacles infranchissables de ce terrible pays. L'attaque et la poursuite durèrent plusieurs heures, jusqu'à ce qu'arrivant à une immense palissade de troncs et de fagots qui protégeait le quartier-général de Hooker, et la nuit tombant, les confédérés s'arrêtèrent pour se reconnaître dans cette épouvantable confusion.

Hooker profita de cette pause pour ouvrir sur eux un feu roulant. Jackson à ce moment se porta en avant pour faire lui même une reconnaissance. L'ennemi n'était qu'à 200 mètres, et dans son insouciance du danger le vaillant général s'avança avec quelques officiers beaucoup trop en dehors de ses propres sentinelles, qu'il avait négligé d'avertir de son projet. Une décharge d'artillerie confédérée se fit entendre. Ignorant l'absence de leur chef, ses propres soldats avaient tiré sur le petit groupe, que dans l'ombre ils prenaient pour de la cavalerie ennemie, et Jackson tombait frappé par trois balles. Ce fut un moment terrible. Le feu des batteries ennemies illuminait de son éclat blafard sous les grands bois cette malheureuse escorte de Jackson, presque entièrement atteinte par la fatale décharge. Lui-même, pâle et sanglant, soutenu par deux hommes, se traîna jusque dans ses propres lignes ; comme une litière le transportait silencieusement à travers ses fidèles troupes qui ignoraient encore le funeste événement, aux questions qui se pressaient autour de ce blessé si mystérieusement recouvert il fit répondre : « Seulement un officier confédéré ; » mais, comme un rayon de lune, éclairant un instant cette pâle figure, la fit reconnaître avec désespoir par un de ses généraux, Jackson, se soulevant douloureusement, s'écria : « Il faut tenir nos positions, général. » Ce fut le dernier ordre qu'il put donner. On le transporta dans une ambulance, où trois jours après il devait succomber. La funeste nouvelle de l'accident de Jackson fut portée pendant la nuit à Lee en même temps que celle du succès de cette mémorable journée.

Le messager trouva le général en chef dormant ainsi que son état-major en plein air, protégé seulement contre la rosée par son manteau. Son chagrin fut extrême, et il s'écria : « Toute victoire est trop chèrement payée, qui nous prive même pour un peu de

temps des services de Jackson. » Il ne savait pas ses blessures mortelles ; aussi lui écrivit-il le lendemain matin : « Je ne puis assez vous exprimer mon chagrin que vous soyez blessé. Si j'avais pu diriger les événemens, j'aurais choisi pour le bien de mon pays d'être frappé à votre place. Je vous félicite de la victoire due à votre bravoure et à votre énergie. » En recevant ce billet, qui le toucha profondément, Jackson se contenta de dire : « Le général Lee est trop bon pour moi ; mais c'est Dieu qu'il devrait louer de la victoire. » Le 10 mai, l'héroïque capitaine rendait à Dieu sa belle et vaillante âme. Ses dernières paroles, prononcées dans le délire, furent : « Que Hill se prépare pour l'action ! » et enfin avec un sourire : « traversons la rivière, et reposons-nous à l'ombre des arbres ! » Le repos lui était en effet accordé après ses longs travaux.

La douleur de Lee fut poignante. L'affection qui avait uni les deux généraux était profonde. Jamais le moindre sentiment de jalousie ne s'était glissé dans le cœur du général en chef devant les hauts faits de son lieutenant. Il était le premier en toute occasion à lui attribuer le mérite de tous les succès. Aussi l'admiration, l'adoration de Jackson pour son chef, étaient-elles sans limites. Salon son expression habituelle, Lee était « un phénomène. » Sûr de son lieutenant comme de lui-même, Lee lui confiait les actions de la plus haute importance. « Dites à Jackson, répondait-il à un aide-de-camp qui à Fredericksburg lui demandait des ordres, qu'il sait aussi bien que moi ce qu'il y a à faire. » Lorsqu'il avait appris que les blessures de Jackson prenaient une tournure désespérée, il lui envoya un messager avec les plus affectueuses paroles. « Dites-lui, ajouta-t-il, que j'ai imploré Dieu pour lui toute cette nuit plus instamment que le ne l'ai

jamais fait pour moi-même ; » puis avec désespoir : « Jackson ne doit pas, ne peut pas mourir ! »

Mais revenons à la bataille de Chancellorsville. La perte de leur commandant anima les troupes déjà victorieuses d'une nouvelle fureur. Le brillant général de cavalerie Stuart avait été envoyé par Lee pendant la nuit pour le remplacer, et aux cris de : vengeons Stonewall Jackson, la lutte recommença avec le jour. Pendant ce temps, le gros de l'armée de Lee opérait sa jonction avec Stuart, et toutes les forces combinées chargèrent les redoutes de Chancellorsville. Quatre fois repoussés, les confédérés finirent par remporter la victoire. Les maisons de Chancellorsville, les bois, les palissades, étaient en flammes au milieu desquelles la lutte se continuait corps à corps. Enfin Hooker se retira sur les bords du Rappahanock, où Lee l'aurait suivi, si la nouvelle de l'attaque dirigée contre la division qu'il avait laissée pour garder Fredericksburg ne l'en avait détourné. Force lui fut d'aller lui porter secours. Là encore il réussit à refouler l'ennemi avec de grandes pertes. Hooker, déçu dans tous ses projets, repassa la rivière. Il avait perdu 25,000 hommes dans cette désastreuse entreprise. Les confédérés n'en perdaient que 10,000, mais pour eux la perte de Jackson était irrémédiable, et jeta sur leur succès un voile de tristesse qui semblait présager les malheurs qui allaient fondre sur eux.

04

Malgré ses récens succès, l'état des affaires était loin d'être brillant en ce moment pour le sud, menacé sur plusieurs points à

la fois. Lee résolut, par un mouvement au nord sur la Pensylvanie, de dégager la Virginie des attaques qui la pressaient de plusieurs côtés, en alarmant les fédéraux sur la sûreté de leur propre capitale. Les ressources des malheureux états qui depuis deux ans servaient de terrain à presque toutes les luttes étaient d'ailleurs fort épuisées. De nouvelles recrues étaient venues remplir les vides de l'armée, et Longstreet, arrivant avec son corps de la Caroline, en faisait monter le nombre à 70,000 hommes. Un sanglant engagement de la cavalerie de Stuart sur les bords du Rappahanock recommença les hostilités. Trois fois les confédérés prirent, puis reperdirent les batteries ennemies. Enfin, enveloppés de tous côtés par les fédéraux, ils furent délivrés à ce moment critique par une charge du général W. F. Lee, second fils du général en chef, et qui tombait ensuite gravement blessé.

Lee, d'un autre côté, par une suite de mouvemens stratégiques des plus hardis, était parvenu à tromper complètement Hooker sur ses intentions. Remontant avec une rapidité extrême la longue vallée de la Shenandoah, il était arrivé sans encombre au Potomac, qu'il passa un peu au-dessus de Harper's Ferry ; puis, traversant un coin du Maryland, il débouchait en pleine Pensylvanie. Quelques extraits de l'ordre du jour qu'il fit publier après cette marche de vingt-trois jours nous le montrent, comme toujours, préoccupé de la discipline et de la bonne conduite de ses troupes.

« Le général en chef a vu avec une grande satisfaction la tenue de l'armée pendant la marche et attend d'elle avec confiance des résultats dignes de l'ardeur qui l'anime. Aucune troupe n'aurait pu montrer plus de courage ni accomplir plus vaillamment les marches ardues des dix derniers jours. La conduite des soldats

sous d'autres rapports a été, avec peu d'exceptions, digne d'éloges. Cependant quelques-uns ont oublié qu'ils avaient à garder la réputation encore immaculée de notre armée, et que les devoirs que nous imposent la civilisation et la religion chrétienne ne sont pas moins obligatoires en pays ennemi que dans le nôtre. Le général en chef considère que nulle honte ne pourrait être plus grande pour notre armée, et par elle pour notre peuple entier, que de se laisser aller à ces outrages barbares sur des innocens sans défense ou à cette destruction inutile de propriétés particulières qui ont marqué la trace de l'ennemi dans nos contrées. Non-seulement de tels faits dégradent ceux qui les tolèrent ou les commettent, mais ils sont funestes à la discipline et à la valeur de notre armée, ainsi qu'à tous nos mouvemens. Il faut nous souvenir que nous ne faisons la guerre qu'à des hommes armés, et que nous ne pouvons venger les maux que notre patrie a soufferts sans nous abaisser aux yeux de tous ceux qui ont vu avec horreur les atrocités commises par l'ennemi, et sans offenser celui à qui toute vengeance appartient et sans lequel tous nos efforts sont vains. — Le général en chef exhorte instamment les troupes à s'abstenir avec le soin le plus scrupuleux de toute atteinte inutile aux propriétés particulières, et il enjoint aux officiers d'arrêter et de punir sommairement tous ceux qui enfreindraient cette ordonnance. »

Les fédéraux, s'étant enfin rendu compte de la marche et des intentions de Lee, remontaient à rapides journées vers la Pensylvanie. Lee, comme à sa première entrée sur le territoire du nord, avait l'espoir, en attirant à sa suite le gros de l'armée fédérale, de soulager d'autant la Virginie septentrionale du poids de l'occupation, et de donner de la force au parti de la paix dans le nord, en faisant sentir à cette partie du pays les maux de l'invasion. Les

hasards de la guerre pouvaient aussi lui livrer une des grandes villes du nord, peut-être la capitale, ce qui, comme effet moral en Europe et en Amérique, eût été incalculable. Le général Meade avait remplacé Hooker dans le commandement en chef des armées fédérales. Lee, qui attendait Stuart à la tête de sa cavalerie, avait dû ralentir sa marche. Celui-ci avait reçu ordre de se tenir entre les deux armées pour éclairer Lee sur les mouvemens et les intentions des fédéraux ; mais de longs circuits qu'il dut faire pour tourner l'ennemi causèrent un délai funeste. La cavalerie de Lee lui faisait donc défaut au moment le plus critique. Aussi croyait-il l'armée fédérale à plusieurs étapes, quand la rencontre fortuite des deux avant-gardes à Gettysburg, petit village de Pensylvanie, lui révéla sa dangereuse proximité. Peu à peu, les renforts arrivant des deux côtés, l'action se développa, et il ne fut plus possible à Lee d'éviter une bataille en règle. Il avait environ 67,000 hommes contre 100,000 fédéraux. Le premier jour, l'avantage resta aux confédérés, dont Lee avait rapidement concentré les divisions en marche. Le second jour, les fédéraux, acculés à de très fortes positions sur Cemetery-Hill, en arrière de Gettysburg, purent, au prix de grands sacrifices, s'y maintenir ; le troisième jour au matin, ils parvinrent à ressaisir le terrain qu'ils avaient perdu la veille.

Lee éprouvait déjà beaucoup de peine à nourrir son armée en pays ennemi et en présence des forces supérieures de Meade ; mais il ne voulait pas se retirer sans frapper un coup décisif. Il résolut de chercher par un dernier effort à se saisir du centre fédéral, qui avait pû être affaibli au profit des deux ailes, où jusqu'à présent la lutte s'était maintenue. Pendant deux heures, toute l'artillerie confédérée fit pleuvoir sur les lignes ennemies un déluge de feu. Le moment de tenter l'effort suprême arriva, et trois

fortes colonnes de 15,000 hommes s'élancèrent à la charge. La colonne principale, composée de 5,000 Virginiens, troupe d'élite sous le général Pickelt, seule atteignit le sommet de Cemetery-Hill ; les deux autres n'avaient pu soutenir le feu terrible que les fédéraux ouvrirent sur eux. Protégés au départ par leur propre artillerie, mais bientôt à découvert, ils marchèrent sans hésitation, sans arrêts, sous une grêle de balles, décimés, tombant à chaque pas, mais gravissant et s'emparant enfin de ces redoutables crêtes. Malheureusement les renforts n'arrivant pas avec la même ardeur pour les soutenir, cette magnifique charge devint inutile. Les pertes étaient immenses. La division n'existait pour ainsi dire plus. Les trois généraux, les quatorze colonels et les trois quarts des soldats étaient morts ou blessés.

« La conduite de Lee fut au-dessus de tout éloge, écrivait plus tard un témoin anglais, le colonel Fremantle. Occupé à rallier et à encourager ses troupes, il parcourait seul à cheval le devant du bois pendant que son état-major en faisait autant à l'arrière. Sa figure, toujours sereine, ne montrait aucun signe de découragement, et à chaque soldat qu'il rencontrait il adressait quelques mots : — Tout finira bien, nous verrons plus tard ce qu'il y aura à faire ; mais que maintenant tous les braves se rallient ; nous avons besoin de tous les bons soldats. — Il parlait à tous les blessés qui passaient, exhortant ceux qui ne l'étaient que légèrement à bander leurs blessures et à reprendre leur fusil dans ce moment de péril extrême. Bien peu résistaient à cet appel, et j'ai vu des hommes gravement blessés ôter leur képi et l'acclamer. Il me dit : — Ceci a été une triste journée pour nous, colonel, bien triste, mais nous ne pouvons pas toujours espérer la victoire, — et comme un de ses généraux se désespérait de la déroute de sa brigade : — Allons, courage, général ! lui répondit-il ; tout ceci a été

ma faute. C'est moi qui ai perdu la bataille, et c'est à vous à m'aider à m'en tirer le mieux possible. — C'est avec ces nobles paroles que je le vis ramener ses troupes épuisées. La conduite des soldats répondit à ce bel exemple, et je les entendis de tous côtés s'écrier : — Le malheur d'aujourd'hui ne nous perdra pas. Uncle Robert nous fera encore arriver à Washington ! — L'esprit de l'armée était intact malgré la bataille perdue. »

Contre l'attente de ses ennemis, Meade, presque aussi éprouvé qu'eux, n'essaya pas une quatrième journée de combat que Lee lui offrit, et celui-ci songea dès lors à opérer sa retraite ; malgré les harcellemens des fédéraux qui attaquèrent plusieurs fois les trains et les équipages, tout arriva en sûreté au Potomac. Le 12 juillet 1863, l'armée fédérale atteignit le fleuve, et y retrouva les confédérés rangés en bataille. La crue des eaux était telle que Lee n'avait pu franchir les gués du Potomac. Toute cette journée et celle du 13, Meade, quoique ayant reçu lui-même de nombreux renforts, n'osa point attaquer, et sur l'avis de son conseil de guerre y renonça. Le 14, l'armée du sud, qui avait dans l'intervalle construit et placé des pontons, franchit le Potomac en vue de toute l'armée fédérale dans un ordre parfait et sans aucunes pertes. Les confédérés se retrouvaient en Virginie, et la campagne était terminée.

La fortune du sud commençait à prendre un aspect sombre. Ces dernières défaites faisaient évanouir tout espoir d'une terminaison rapide de la guerre. Vicksburg, sur le Mississipi, tombait au même moment entre les mains de l'ennemi. Un jour d'humiliation et de prières fut ordonné par le président Davis et observé dans tous les états confédérés. Lee fît à cette occasion une proclamation où il cherchait à fortifier l'âme de ses soldats. « Dieu seul

est notre refuge, leur disait-il ; supplions-le qu'il nous donne un nom et une place parmi les nations. »

Meade à son tour était entré en Virginie ; mais deux mois se passèrent sans engagement important, sauf une expédition hardie que tenta Lee pour couper les communications du général fédéral avec Washington. Il n'atteignit pas son but ; cependant il réussit à repousser Meade, avec de grandes pertes, au delà de Bull's Run, et à prendre la petite ville de Charlestown et de nombreux prisonniers. Peu de jours après, Meade revenait à la charge, refoulait à son tour les confédérés, reprenait ses anciennes positions et forçait Lee à se retirer derrière le Rapidan, trop affaibli pour tenter de nouvelles expéditions.

L'hiver de 1863-64 arrivait, et les deux armées restèrent retranchées dans les mêmes quartiers que l'hiver précédent. Lee se trouva cruellement embarrassé pendant la dure saison par la question des vivres. Le pays était tellement appauvri qu'il fallut réduire les rations à 4 onces de porc avec un peu de maïs ou de blé. Un instant, il craignit de ne pouvoir garder les troupes au camp, faute de nourriture. Les privations étaient telles que les soldats commençaient à déserter. Mal vêtus, à peine nourris, ces pauvres vétérans, épuisés par trois années de campagnes terribles, s'étaient, par un singulier hasard, intitulés eux-mêmes « les Misérables de Lee. » Le roman de Victor Hugo qui venait de paraître, traduit en anglais et publié à Richmond, avait été lu avidement par les soldats, si privés de nouvelles et de livres, et l'émouvante histoire leur en était devenue familière. Fantine, Cosette, Jean Valjean, étaient l'objet de toutes les conversations pendant les longues veillées et jusque dans les tranchées. Des lectures plus sérieuses occupaient aussi leurs pénibles loisirs. Un

grand réveil religieux se fit dans l'armée pendant cet hiver de souffrances, et il était touchant de voir ces vétérans barbus et déguenillés humblement agenouillés sous les grands abris faits de branches de sapins qui leur servaient de chapelles. Lee assistait souvent à ces pieuses réunions, partageant les sentimens de ses hommes comme il partageait leurs privations. Comme eux, il vivait de la ration ordinaire, n'ayant la plupart du temps que du pain à manger et des trognons de choux bouillis à l'eau salée.

Les préparatifs de guerre recommencèrent vers le printemps ; dans le nord, ils étaient faits sur une échelle immense. Des renforts considérables, des provisions de toute sorte, venant de sources publiques et particulières, affluaient. L'armée s'élevait par des recrutemens au chiffre de 140,000 hommes. Cette fois elle était confiée au général Grant, qui avait eu récemment des succès dans l'ouest. Toutes les chances semblaient devoir lui être plus favorables qu'à ses prédécesseurs. Il était dans les meilleurs termes avec l'administration, et l'énergie de son caractère, ajoutée aux immenses ressources que le gouvernement lui donnait, en faisait un formidable adversaire. Il avait sur Mac-Clellan l'avantage de commander à des troupes expérimentées et non à des recrues. Son système était de lasser et de détruire son ennemi par des harcellemens continuels plutôt que par une tactique habile, — système qui ne pouvait être appliqué que par un commandant disposant de ressources illimitées, et peu scrupuleux quant aux sacrifices de vie humaine qu'exigeait ce plan de campagne. Lee n'ignorait pas la proportion croissante et terrible des chances contre lui. Toute son armée maintenant ne comptait pas 50,000 hommes, et il ne pouvait espérer de renforts. Les populations du sud sentaient comme lui la gravité extrême de leur situation, et dans une proclamation signée par les mères, les femmes et les

sœurs des soldats, ceux-ci étaient instamment exhortés, au nom de leur patrie atteinte, à être dignes d'elle et de sa noble cause. Épuisant leurs plus extrêmes ressources, et la plupart réduites par cette longue guerre à une pénurie absolue, elles envoyaient aux troupes tout ce qui leur restait d'un luxe depuis longtemps disparu, et châles de cachemire, étoffes précieuses étaient transformés par elles en chemises et en vêtemens chauds.

Les positions de Lee étaient fortes et s'étendaient en une longue ligne sur le Rapidan. Au commencement de mai, Grant attaqua le premier ; mais son habile adversaire le força de livrer bataille dans la partie la plus difficile du pays, et qui l'année précédente avait été si funeste aux fédéraux. C'était de nouveau dans ce Wilderness, où les forêts sont si denses, les broussailles si enchevêtrées, qu'aucune troupe ne peut s'y déployer. Le premier jour, l'avantage resta aux confédérés, bien qu'ils y perdissent beaucoup d'hommes ; le second, l'engagement fut terrible. Les charges se succédaient à travers l'épais taillis. Un triste et singulier hasard fit qu'au moment même où les deux principaux généraux de Lee, Jenkins et Longstreet, allaient bloquer Grant entre le Wilderness et le Rapidan, ils tombèrent tous deux, l'un mort, l'autre blessé par les balles de leurs propres soldats, qui dans l'épaisseur du fourré ne les avaient pas reconnus. Comme l'année précédente et presqu'à la même place, les balles des confédérés étaient venues dans un moment décisif arrêter leurs chefs. La confusion qui en résulta parmi les sudistes donna aux fédéraux le temps de se rallier. Le combat reprit avec fureur, les troupes fédérales furent repoussées derrière leurs palissades. Celles-ci prenant feu, la scène devint effroyable ; la bataille continua à travers la forêt brûlante. Une partie des fédéraux fut refoulée jusqu'à Chancellorsville, mais, la nuit arrivant, Lee ne put les poursuivre,

et la difficulté extrême d'avancer dans le fourré arrêta le combat. Les nouvelles journées du Wilderness coûtaient aux confédérés 7,000 hommes tués ou prisonniers ; les pertes des fédéraux étaient trois fois supérieures.

Continuer une attaque de front contre le général Lee dans les fourrés inextricables du Wilderness était chose trop hasardeuse ; Grant conçut le dessein de se placer entre son adversaire et les murailles de Richmond. Lee devina ce plan, et on vit alors une des plus extraordinaires suites de marches dont les annales de la guerre aient gardé le souvenir : laissant par des feintes adroites Grant ignorer tout à fait ses mouvemens, il prit rapidement une route plus directe, et atteignit Spottsylvania, position convoitée par les fédéraux. Il y avait déjà construit des ouvrages en terre pour se défendre lorsque Grant arriva. Celui-ci attaqua aussitôt, sans pouvoir le premier jour déloger les confédérés. Le lendemain, l'assaut recommença. Les hommes se battaient corps à corps dans les tranchées, les confédérés défendant leurs remparts avec une bravoure extrême. Un moment, Grant crut avoir coupé en deux l'armée de Lee en s'emparant de la position centrale tenue par Johnston ; mais il ne put entamer les lignes intérieures, et il dut reconnaître qu'il n'avait gagné aucun avantage décisif. Ces journées furent peut-être les plus meurtrières et les plus féroces de toute la guerre. Les armées étaient si rapprochées que les drapeaux rivaux étaient plantés sur la même palissade. Du côté des confédérés, derrière leurs ouvrages en terre, s'élevaient des monceaux de cadavres tués à la baïonnette par les soldats fédéraux, qui avaient d'abord franchi les retranchemens. Ici encore les confédérés perdirent plus de 7,000 et les fédéraux 18,000 hommes.

La situation de Lee fut à plusieurs reprises extrêmement critique, et à aucun moment il ne fut plus près d'un désastre complet ; mais son sang-froid et son coup d'œil d'aigle ne lui firent pas un moment défaut. Reformant lui-même les rangs avec une fougue à laquelle il ne s'abandonnait pas d'ordinaire, se mettant à la tête d'un de ses régimens virginiens, il ôta son chapeau, et, se tournant vers ses hommes, leur montra l'ennemi. Un tonnerre d'acclamations répondit au geste du vieux guerrier, qui, seul en avant, les yeux en feu, la tête nue, semblait défier le danger. Le général Gordon, bondissant vers lui, saisit la bride de son cheval. « Général Lee, ceci n'est pas votre place ! il faut aller à l'arrière, vos Virginiens, vos Géorgiens n'ont jamais reculé. Enfans, vous ne reculerez pas ici ! cria-t-il aux troupes en se levant sur ses étriers. — Non, non ! Lee à l'arrière ! Lee à l'arrière ! » fut le cri universel, et Lee dut se retirer, laissant le commandement à Gordon, son brave lieutenant.

Grant resta huit jours campé devant les retranchemens de Lee, attendant de nouveaux renforts du nord, et cherchant le côté faible de son ennemi pour l'attaquer. Comme il n'en put découvrir aucun, il reprit son plan de marche sur Richmond. Arrivant le 23 mai à North-Anna-River, il se trouva de nouveau en face de Lee, qui l'attendait dans une forte position au sud de la rivière, afin de lui en disputer le passage. Grant essaya de traverser à droite, puis à gauche de l'armée de Lee ; mais, reconnaissant la difficulté de l'entreprise, il se décida bientôt à suivre en descendant le côté nord de la rivière, précédé par le corps de cavalerie de Sheridan.

Le mouvement de Grant avait été deviné par Lee, qui, de son côté, se remit en marche, et pour la troisième fois le général fédé-

ral retrouva son adversaire devant lui, toujours inattendu, toujours préparé. Malgré la rapidité et le mystère de ses mouvemens, car il avait marché la nuit, il était de nouveau déjoué par Lee, qui le dépassant en promptitude, s'interposait au moment critique et lui offrait la bataille. Tournant cette fois encore la position de Lee, Grant se porta en avant afin de passer le Chickahominy et d'atteindre Richmond. Pour la quatrième fois, Lee le devança, et lorsque les fédéraux arrivèrent à Cold-Harbor sur le fleuve, espérant enfin le traverser, ils y trouvèrent les confédérés leur barrant le passage. Il devenait urgent pour Grant d'attaquer sérieusement son adversaire et de chercher à l'écraser sous la masse énorme de ses troupes, puis à forcer le passage du Chickahominy et à s'emparer de Richmond. Le 3 juin 1864, la lutte s'engagea. L'armée fédérale entière fut jetée sur les lignes de Lee ; le conflit fut rapide et épouvantable. Sept fois en une demi-heure l'attaque des fédéraux fut repoussée ; sept fois ils revinrent à la charge, mais sans pouvoir rompre les lignes des confédérés ni entamer leurs retranchemens. Entre onze heures et midi, la partie de Grant avait été jouée et perdue. Les confédérés, grâce aux admirables travaux de défense de Lee, n'avaient eu que 1,200 hommes tués, tandis que les pertes de leurs adversaires s'élevaient à 13,000.

Àce moment, les espérances des fédéraux semblent avoir été ébranlées. L'engagement de Cold-Harbor jeta la consternation dans les esprits, et, si le succès n'était pas venu d'ailleurs, il eût été difficile de trouver tout de suite des recrues pour reformer l'armée si profondément atteinte. En un mois, cette campagne, du 4 mai au 4 juin, avait coûté au nord 60,000 hommes et 3,000 officiers. Après quelques jours de repos, Grant, voyant l'impossibilité de poursuivre ses projets contre Richmond, s'arrêta au seul

plan qui offrait une chance de succès : tourner la capitale, tomber sur Petersburg à 22 milles plus bas, couper les chemins de fer qui relient Richmond avec le sud, et la forcer ainsi à une capitulation. Il suivit le cours du Chickahominy et le passa beaucoup plus bas sans que Lee, qui avait dû envoyer une division au secours de Lynchburg (menacée par le fédéral Hunter, qui mettait le pays à feu et à sang), pût cette fois s'y opposer. Avançant sur Petersburg, qu'il croyait prendre facilement, sa première attaque fut vaillamment repoussée par la garnison de la ville. Lee arrivait en même temps et se retranchait dans les faubourgs. Grant essaya plusieurs assauts, mais, ayant perdu sans succès 10,000 hommes, il se résolut à un véritable siège.

Les ouvrages qui entouraient Petersburg étaient formidables ; pendant un mois, les différens engagemens n'amenèrent aucun résultat. Un événement inattendu vint rompre la monotonie du siège : un officier fédéral proposa de creuser une mine sous une des redoutes confédérées ; la brèche une fois faite par l'explosion, les assaillans pourraient s'y précipiter et devenir maîtres de la place. Le travail fut exécuté avec le plus grand mystère. Un tunnel de 500 pieds fut creusé dans la direction du fort confédéré, sous lequel on plaça 12,000 livres de poudre. Le 30 juillet, les confédérés furent surpris à l'aube par une épouvantable explosion qui lança littéralement le fort en l'air. Un gouffre de 150 pieds de long, de 65 pieds de large et de 30 de profondeur, s'ouvrait béant à sa place. Avant même que les nuages de fumée se fussent dissipés, l'artillerie fédérale ouvrait le feu sur toute la ligne, et un corps de 15,000 hommes s'avançait rapidement vers le bord de cet abîme de feu, comptant s'emparer de la position avant que les confédérés fussent revenus de leur première surprise. Les fédéraux chargèrent par-dessus les ruines fumantes,

mais là une décharge effroyable des confédérés les arrêta, — ils hésitèrent, — et ce moment d'incertitude donna aux troupes de Lee le temps de verser sur eux des torrens de projectiles. Le massacre qui suivit fut indescriptible. Cette masse humaine, blanche et noire, car les régimens de nègres avaient aussi servi à l'assaut, fut précipitée dans le cratère encore fumant. Ceux qui fuyaient l'horrible précipice tombaient sous une grêle de balles. Le spectacle devint si hideux que le général Mahone, qui commandait les confédérés, fit cesser le feu, ne pouvant supporter plus longtemps un tel carnage. Les fédéraux réussirent enfin à se retirer ayant perdu 4,000 hommes dans cette entreprise, et le général Lee put reprendre ses positions. Pendant les mois qui suivirent, Lee fut constamment attaqué sur divers points de ses lignes de défense, mais réussit toujours à repousser les assauts. Un engagement plus sérieux en octobre eut le même résultat, et bientôt après les deux armées, campées auprès de Petersburg, prenaient leurs quartiers d'hiver.

Les difficultés qu'éprouva Lee pendant cet hiver de 1864-65 pour ravitailler son armée furent plus grandes encore que l'année précédente. Il avait établi son quartier-général à deux milles de Petersburg, et y attendait les événemens avec un calme qui étonnait tous ceux qui l'approchaient. Sa physionomie, toujours ferme et sereine, semblait promettre le succès, et pourtant sa confiance dans l'avenir était bien loin d'égaler celle qu'il cherchait à conserver autour de lui. Depuis longtemps, il regardait la situation comme presque désespérée. Son armée était fort diminuée, et les renforts n'arrivaient pas, tandis que celle de Grant au contraire augmentait de jour en jour. Il était maintenant le seul espoir de la confédération. Aussi de tous côtés venait-on le supplier de ne point exposer une vie si précieuse. Les soldats le sui-

vaient des yeux avec adoration, et chaque fois qu'il sortait de sa tente, d'immenses acclamations s'élevaient sur son passage ; tous étaient convaincus que la cause du sud ne pouvait succomber tant qu'elle resterait entre ses mains. Cette confiance illimitée, que son devoir lui interdisait d'ébranler, était pour Lee une source de cruelles souffrances. Sa clairvoyance, sa grande expérience militaire et son extrême modestie ne lui laissaient aucun doute sur l'imminence du péril qui l'attendait à la reprise des hostilités. Les recrues qu'il demandait avec instances n'arrivant toujours pas, il continuait d'opposer à son terrible adversaire les troupes qui lui restaient. Ces vétérans de la guerre étaient devenus une véritable petite armée d'élite, dévoués corps et âme à leur chef idolâtré. Ils avaient depuis longtemps appris à connaître les trésors de bonté et de douceur cachés sous cet aspect grave et presque austère ; ils savaient que les moindres soldats étaient autant à ses yeux que les officiers-généraux, qu'ils étaient reçus avec la même courtoisie, que leurs souffrances comme leurs privations étaient les siennes. Les fatigues qu'ils avaient traversées ensemble n'avaient nullement changé cette belle et martiale figure. Il passait ses journées entières à cheval, la plus grande partie de ses nuits à écrire. Un visiteur anglais raconte qu'arrivant inopinément un jour au camp confédéré, et étant invité à dîner à la table du général en chef, il trouva que le repas ne consistait qu'en rations de pain de maïs et en un petit morceau de lard posé sur un plat de choux. Remarquant qu'aucun des convives, — c'était l'état-major, — n'acceptait de ce lard, quoiqu'il fût courtoisement offert à tous par le général, il n'en prit pas non plus, et constata qu'il était desservi intact. Le frugal repas terminé, comme il demandait aux officiers la raison de leur unanime abstention, il lui fut répondu : « Nous avions emprunté

le morceau de viande en votre honneur, et nous avions promis de le rendre. »

05

Le moment approchait où un conflit fatal devait décider du sort de la confédération. Sur d'autres points de la Virginie, les affaires du sud avaient été de mal en pis durant cet hiver de 1864-65. Sheridan, après plusieurs victoires remportées dans la vallée de la Virginie, était venu renforcer Grant devant Petersburg. Dans l'ouest, Sherman, ayant marché à travers un pays incapable de résistance, avait pris Savannah, et menaçait la Caroline du nord et les lignes de retraite de Lee au sud de la Virginie. Lee se trouvait donc entouré de tous côtés par les armées ennemies, et ne pouvait plus conserver l'espoir de défendre ses lignes à Petersburg. Il venait d'être investi du commandement suprême de toutes les armées de la confédération, mais beaucoup trop tardivement pour que le pouvoir illimité que ce titre lui conférait pût être autre chose qu'une vaine formule. Grant était devant lui avec 150,000 hommes, Sherman arrivait par le sud avec un nombre égal. Il n'avait plus à Petersburg sous ses ordres que 30,000 hommes, et Johnston, bloqué dans l'ouest par Sherman, n'en comptait pas davantage. Lee sentit que sa seule chance était de se retirer de la Virginie vers l'ouest, où, s'unissant à Johnston, il pourrait résister longtemps encore en se retranchant dans les montagnes, et, prolongeant ainsi indéfiniment la lutte, obtenir de meilleures conditions de paix.

Le gouvernement confédéré ne lui permit point de suivre ce plan ; quel qu'en fût son regret, il se soumit, et l'armée de Nord-Virginie dut attendre son destin devant Petersburg. La condition des troupes était vraiment déplorable ; elles n'étaient plus que de véritables spectres. Jour et nuit, pendant ces longs mois d'hiver, le feu des fédéraux avait été incessant. Presque nus, affamés et glacés, ces vétérans, dont le nombre diminuait chaque jour, se battaient sans un moment de défaillance, vivant dans les tranchées, à travers la neige, la gelée, les brouillards intenses, les pluies torrentielles. En mars, Lee découvrit qu'un mouvement important s'opérait dans l'armée de Grant, ayant pour objet de saisir la ligne du chemin de fer allant vers le midi, et de couper ainsi toutes ses communications. Il résolut alors d'attaquer Grant sur un point tout opposé, pour le forcer à retirer ses troupes vers l'est, et donner ainsi aux confédérés une chance de salut en s'emparant d'un autre chemin de fer par où Grant recevait ses approvisionnemens, peut-être même la possibilité de se retirer ensuite rapidement par le chemin de fer de l'ouest sur Lynchburg.

Ce hardi projet était la dernière espérance de Lee. Gordon fut chargé avec trois petites divisions d'attaquer un fort fédéral qui n'était qu'à 200 mètres des lignes confédérées. L'assaut réussit, et les confédérés furent un moment maîtres du fort ; mais, toutes les batteries voisines tirant sur eux, Gordon se trouva entouré, et ne put qu'avec peine opérer sa retraite. 2,000 confédérés restèrent morts ou prisonniers dans ce mouvement offensif, le dernier que put risquer l'armée de Nord-Virginie. Il n'y avait plus qu'à opposer une héroïque résistance aux coups du « grand marteau » avec lequel Gréant allait tenter de l'écraser.

Le jour décisif de cette suprême lutte arriva. Le 29 mars 1865, Grant, rejoint par l'armée de Sheridan, avait résolu d'attaquer les confédérés par leur flanc droit. S'il réussissait, tout était perdu pour eux ; il eût fallu pour soutenir la lutte trois fois plus d'hommes que Lee, obligé d'en garder pour ses lignes de défense, n'en pouvait envoyer. Laissant Longstreet et Ewell pour défendre Petersburg, il porta le reste de sa petite armée, 15,000 hommes d'infanterie et 2,000 cavaliers, contre le point d'attaque de Grant ; mais cette cavalerie, naguère si brillante, n'était plus qu'un triste débris de chevaux usés et fourbus et de cavaliers en guenilles. Il paraissait presque impossible que devant les forces quatre fois supérieures de Grant les confédérés pussent offrir une résistance sérieuse. Pourtant on vit bientôt que, malgré cette énorme disproportion, Lee était décidé à combattre jusqu'à la dernière extrémité. Il espérait encore, en repoussant l'assaut et en affaiblissant les forces fédérales, s'ouvrir une ligne de retraite. Toute l'ardeur guerrière de sa race semblait revivre en lui à ce moment d'immense danger. La lutte dura quatre jours avec quelques rares momens d'avantage pour les confédérés. Le premier jour, une charge furieuse, commandée par Lee lui-même, avait rompu les divisions ennemies, et un instant il avait pu se croire certain de dégager sa position, mais les forces ennemies étaient trop nombreuses, et il dut se retirer derrière ses tranchées. Enfin le matin du 2 avril, la longue lutte fut terminée par une attaque violente des fédéraux, qui, brisant tout devant eux, emportèrent d'assaut les forts après une héroïque, résistance. Le fort Gregg, entre autres, occupé par 250 hommes, ne se rendit que lorsque ses défenseurs furent réduits à 30.

Les lignes confédérées étaient rompues, et les fédéraux entrèrent dans les faubourgs de Petersburg. Lee, dont le quartier-

général était à 2 milles hors de la ville, crut d'abord qu'il pourrait maintenir jusqu'à la nuit ses positions intérieures et se replier alors sans bruit vers la Caroline ; mais, une colonne d'infanterie nordiste se dirigeant sur le quartier-général, il fut impossible de le tenir, et l'artillerie dut être enlevée pour ne pas tomber entre les mains des ennemis. Lee se retira lentement et rentra dans ses retranchemens sous Petersburg, où l'attendait une petite troupe encore pleine de courage et de confiance. Ces positions furent tenues jusqu'au soir, l'ennemi ne renouvelant pas l'attaque, La nuit vint, et Lee commença sa retraite. Il la surveilla lui-même, fit passer devant lui l'Oppomatox à ses troupes, tandis que, debout sur la rive, tenant son cheval par la bride, il donnait tous les ordres de sa voix forte et grave et avec son calme ordinaire. Quand le dernier homme eut passé, Lee traversa, et la petite armée, réduite à 15,000 hommes, disparut silencieusement dans la profondeur des bois, éclairés par la lueur des explosions des poudrières à Petersburg. Le lendemain, après une courte halte, elle continuait sa marche vers l'ouest, protégée par la rivière. Nullement abattue par ses récens malheurs, elle cheminait presque joyeuse d'être enfin sortie de ces terribles tranchées où elle avait passé tant de mois cruels, et la belle matinée de printemps semblait faire renaître toutes ses espérances. Lee lui-même reprenait quelque espoir en voyant le succès du mouvement si hardi qu'il avait entrepris.

Le point capital pour lui était le ravitaillement de ses hommes, et il comptait sur des convois de provisions qu'il avait fait venir du sud et diriger sur un point de la route qu'il devait parcourir. Par une erreur fatale, le train qui devait les déposer à cet endroit, Amelia-Court-House, les porta jusqu'à Richmond, et Lee en arrivant ne trouva rien pour nourrir ses hommes affamés. Ceux qui

suivirent la petite armée dans sa marche ardue n'oublieront jamais l'expression de consternation et de désespoir de ces pauvres figures amaigries à la nouvelle d'une calamité si inattendue. Pour la première fois, celle de Lee fut plus sombre que toutes les autres, — le manque de rations le paralysait absolument. Il fallut envoyer faire des approvisionnemens dans le voisinage, déjà complètement appauvri. Ce retard permit à Grant d'arriver en toute hâte pour couper la retraite de son adversaire. Le défaut de provisions allait forcément arrêter la lutte. Pendant quatre jours, se repliant sur Lynchburg, Lee échappa par une célérité prodigieuse à son adversaire, et l'on vit alors une armée de 15,000 hommes affamés se dérober nuit et jour aux poursuites de 150,000 hommes.

Le sang-froid de Lee ne l'abandonna pas un seul instant. Il ne voulait pas admettre qu'il pût capituler, ou qu'il n'irait pas jusqu'à Lynchburg. La cavalerie fédérale ne discontinuait cependant pas de harceler les troupes confédérées, si lasses qu'elles tombaient endormies tout en faisant feu ou en marchant. Lorsque les confédérés arrivèrent à Farmville, des tranchées furent faites pour la défense de la nuit, et un conseil de guerre fut tenu, auquel Lee n'assistait pas, et où après de longues discussions on parla enfin d'une capitulation inévitable. Lorsque cette conclusion fut rapportée à Lee, « capituler ! s'écria-t-il ; j'ai encore de trop bons soldats ! » Les deux jours suivans, toute chance de salut s'évanouit, et le commandant en chef semblait être seul à ne pas désespérer. L'état des troupes défiait toute description. La famine et l'exténuation se peignaient sur toutes ces figures hâves. Les routes étaient jonchées de cadavres d'hommes et de chevaux, tombés morts de fatigue ou sous le feu incessant de l'ennemi. Les fossés, les chemins étaient remplis de fourgons brûlans auxquels

les obus avaient mis le feu et qui obstruaient le passage. — Lee quitta Farmville le 7, et peu d'heures après refoula sur son passage un corps fédéral, lui tuant 600 hommes, tandis que Fitz Hugh Lee culbutait en même temps une troupe de 6,000 des cavaliers de Sheridan, faisant prisonnier le général Gregg, leur commandant. Ce même jour, le 7 avril, Lee reçut de Grant, qui venait d'occuper Farmville quelques heures après le départ des confédérés, la lettre suivante :

Grant écrivait de Farmville, croyant que Lee n'avait plus une seule chance de lui échapper ; mais avant que la réponse suivante de Lee, écrite le même soir, eût pu lui parvenir, ce dernier, par une marche forcée de nuit, avait mis un grand intervalle entre les deux armées.

Deux autres lettres furent encore échangées entre les généraux en chef pendant les deux jours suivans, mais sans amener de résultats, Lee marchant toujours pour atteindre Lynchburg, et Sheridan cherchant à lui intercepter le passage. Le 8 au soir, un dernier conseil de guerre fut tenu autour d'un feu de bivouac au milieu des bois ; la correspondance entre Lee et Grant y fut lue et discutée, et il fut décidé que, si le lendemain matin en avançant les confédérés ne trouvaient devant eux que le corps de Sheridan, ils tenteraient de le percer pour arriver à Lynchburg, mais que, si le gros de l'armée fédérale était massé sur leur passage, il faudrait renoncer à une lutte impossible et envoyer un parlementaire à Grant. Lee, le cœur navré, accepta cette alternative, quoique conservant encore l'espoir de se frayer un passage à travers l'ennemi. Quelques heures plus tard, il apprit de Gordon, qui commandait son avant-garde, que l'état des troupes ne laissait plus aucun espoir de succès. Après un moment de silence, se

tournant vers ses généraux, il leur dit : « Il ne reste plus qu'à aller au général Grant ; mais j'aurais mieux aimé mourir de mille morts. » L'un d'eux lui fit observer : « Mais que dira le pays de notre capitulation ? S'il reste encore une possibilité de s'échapper, la postérité ne nous comprendra pas. » Lee répondit : « Oui certes, on ne pourra pas comprendre quelle était notre situation ; mais là n'est pas la question. Il s'agit de savoir si notre devoir nous le commande, et alors j'en prendrai la responsabilité. » l'expression de sérénité qui lui était habituelle avait fait place à une angoisse profonde ; pour la première fois, son courage sembla défaillir, et l'émotion le suffoquait. Se tournant vers un officier, il lui dit de sa voix sonore où vibrait une douleur indescriptible : « Comme je pourrais facilement me délivrer de tout ceci et être en repos ! Je n'aurais qu'à passer devant les lignes ennemies, et tout serait fini pour moi ! Mais non ! notre devoir est de vivre. Que deviendraient les femmes et les enfans du sud, si nous n'étions ici pour les protéger ? »

Un dernier mouvement fut encore tenté, et dans la matinée Gordon repoussa très loin une division ennemie. Tout à coup il se trouva en face de 80,000 hommes ; par derrière, une armée égale poursuivait l'héroïque petite bande confédérée, et tout autre effort devenait inutile. Lee envoya un parlementaire à Grant, demandant une entrevue pour arranger la capitulation. La rencontre des deux généraux eut lieu dans une ferme de Appomatox-Court-House Le maintien de Grant fut courtois, celui de Lee d'un calme impassible. Celui-ci, quoique portant de grandes traces de fatigue, ne laissait percer aucune émotion. Il ne parla strictement que de la pénible tâche qui lui restait à accomplir. Les termes de la capitulation écrits et échangés, les deux généraux se saluèrent, et Lee, remontant à cheval, retourna à son quartier-général.

La scène qui l'attendait à son passage à travers les troupes confédérées fut navrante. Les hommes l'entouraient, lui serrant les mains, appelant sur lui en mots entrecoupés les consolations divines, et, par une délicatesse de sentimens que lui seul pouvait apprécier, cherchaient à adoucir sa douleur. La touchante réception de ses vétérans affecta profondément leur vieux chef ; les larmes lui vinrent aux yeux, et, vaincu par la douleur, il dit à Gordon : « Que n'étais-je parmi les morts dans la dernière bataille ! » Puis, regardant ses fidèles soldats qui se pressaient autour de lui, il leur dit d'une voix tremblante d'émotion : « Nous avons traversé toute la guerre ensemble ; j'ai fait de mon mieux pour vous ; mon cœur est trop plein pour vous en dire plus. » Il ne put continuer, et rentra dans sa tente.

La conduite des vainqueurs fut pleine d'égards pour les vaincus. Ils vinrent en aide à leurs souffrances et partagèrent leurs rations avec les vétérans qu'il leur avait fallu quatre années pour réduire. Le lendemain, l'armée de Nord-Virginie, qui ne comptait plus en tout que 26,000 hommes, sur lesquels 7,800 seuls portaient encore des armes, se rendit, et la guerre était terminée, Johnston ayant peu après mis bas les armes aux mêmes conditions que son général en chef.

Le moment vint où Lee dut se séparer de ses soldats. Il leur dit quelques simples mots d'adieu, et, serrant la main de tous ceux qui l'approchaient, il partit sur son fidèle cheval de bataille, le vieux Traveller, qui cette fois le portait, prisonnier sur parole, à Richmond, escorté par un détachement de cavalerie fédérale. Tout le long de la route, les témoignages de sympathie lui furent prodigués. Les malheureux habitans du pays, depuis si longtemps appauvris, avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir

pour recevoir dignement leur bien-aimé général ; mais rien ne put le décider à enfreindre ses habitudes d'austérité militaire et à coucher ailleurs que sur la dure, enveloppé dans son manteau. La vue de Richmond, où habitaient depuis quatre ans sa femme et ses filles, lui fut un cruel spectacle. Quelques jours auparavant, une grande partie de la ville avait été incendiée et n'offrait plus que des ruines noircies et fumantes. En un instant, il fut reconnu, et tous les habitans se précipitèrent au-devant de lui. Hommes, femmes, enfans, se jetaient sur son passage, embrassant ses genoux, ses pieds et jusqu'à son cheval. Luttant contre son émotion, il se dégagea avec mille peines et se réfugia dans sa maison, d'où il ne sortit plus que le soir. Ce fut alors qu'on put apprécier toute la grandeur de son caractère. Quelle que fût son affliction, on ne lui entendit jamais exprimer un sentiment d'amertume contre ses vainqueurs ; il donnait l'exemple de la modération et de la charité chrétienne aux jeunes gens qui l'entouraient, et qui étaient bien loin de montrer la même douceur. Chaque jour, en toute circonstance, par la dignité de sa résignation, il encourageait ses compatriotes à supporter virilement leur sort, et lorsqu'il les entendait projeter de quitter leur pays vaincu pour une terre étrangère, il leur rappelait que, s'ils aimaient leur patrie, leur devoir était d'y rester afin de panser ses blessures. Lui-même y travailla jusqu'à son dernier jour, consacrant sa vie à ses jeunes concitoyens, refusant les positions considérables qui lui furent proposées dans le nord comme dans le midi, ainsi que les propriétés que lui offraient en Angleterre et en Irlande de nombreux admirateurs. Il répondait simplement : « je suis profondément reconnaissant, mais je ne puis quitter mon état natal dans l'heure de son adversité ; je dois suivre ses fortunes et partager son sort. »

Quelques mois après la capitulation et malgré ses scrupules, — car il craignait que la notoriété de son nom n'attirât sur l'école la défaveur du gouvernement, — il fut élu président de Washington-Collège, à Lexington, dans la vallée de la Virginie. Fondé en 1740 par les Anglais et doté plus tard par Washington, le malheureux collège n'était plus qu'un amas de ruines, — ayant été dévasté pendant la guerre, alors que Hunter, à la tête d'une colonne fédérale, ravageait et pillait le pays. Les ressources étaient si réduites qu'il semblait impossible de remettre l'institution en état. Ces difficultés ne firent que stimuler l'ardeur infatigable de Lee. L'influence magique de son nom amena rapidement et de tous les pays des souscriptions au collège et des élèves en foule, — il en vint même du nord, empressés de profiter de ses instructions et de son exemple. Quoique ruiné par la guerre, il ne voulut accepter qu'un traitement très inférieur à celui qu'on lui destinait, et lorsque les trustees offrirent à sa femme une maison avec une rente de 3,000 dollars, il refusa en son nom.

Les propositions les plus honorables continuèrent à lui être faites pendant les cinq années qu'il remplit ces fonctions ; mais rien ne put lui faire abandonner l'œuvre qu'il avait entreprise. Lorsque ses amis s'étonnaient qu'il pût s'intéresser aussi activement à un collège en décadence, il leur répondait : « J'ai une mission à y remplir. J'ai mené les jeunes gens du sud au feu ; j'en ai vu beaucoup tomber sous mon drapeau ; maintenant je dévoue le reste de ma vie à faire de ceux qui me sont confiés des hommes de devoir. » Cette mission, il la remplit noblement. Les étudians le vénéraient et le regardaient en même temps comme leur meilleur ami. Sa discipline était stricte : il ne pardonnait ni un mensonge, ni une lâcheté, quoique son indulgence fût grande pour des fautes de légèreté et de jeunesse. Ses reproches étaient

si affectueux que les jeunes gens ne redoutaient rien autant que d'être blâmés par le général Lee : aussi son influence se fit-elle bientôt sentir sur les professeurs comme sur les élèves. Les maîtres les plus distingués se faisaient un honneur d'enseigner sous sa direction, et on eût difficilement trouvé une réunion de jeunes gens dont la conduite fût meilleure. Il avait pris le collège désert, sans ressources, désorganisé, ruiné ; il le laissa riche, florissant, plein d'élèves.

Cependant la robuste santé qui avait traversé de si cruelles épreuves commençait à s'en ressentir, et le général Lee était obligé chaque année de prendre de courtes vacances pour retremper ses forces dans quelques eaux des montagnes de la Virginie. Son excessive modestie lui rendait alors presque douloureux les témoignages de respect et d'admiration qu'on lui prodiguait sur son passage. Ce fut au milieu de ses laborieuses occupations que la mort vint le chercher. Rentrant un soir d'octobre 1870 d'une fatigante séance, il fut frappé de paralysie au moment où, se mettant à table avec les siens, il prononçait les grâces. Pendant quelques jours, sa famille espéra encore. À de rares momens, il parlait de batailles, de sièges. « Pliez ma tente, appelez Hill, » furent ses dernières paroles. Le 12 octobre, le vaillant soldat expirait.

Durant trois jours, des milliers de personnes vinrent regarder une dernière fois les restes de celui qu'ils avaient tant aimé. Le 15 octobre, il fut enterré dans la chapelle du collège, sans aucun discours, suivant sa volonté expresse, mais suivi par une foule innombrable et désolée, par des députations de toutes les villes de Virginie et des législatures du sud. Derrière le cercueil, porté par les professeurs du collège, suivait son vieux coursier gris, fidèle

compagnon de tous ses dangers. La ville de Lexington était entièrement tendue de noir, et dans toutes les villes du sud des sermons furent prononcés, d'immenses meetings tenus pour témoigner de la profonde douleur que causait cette perte nationale.

Un écrivain nordiste s'exprimait ainsi quelques jours après : « Il vécut pour montrer au monde comment, malgré la défaite et l'insuccès, un soldat pouvait inspirer chez ceux pour lesquels il combattait un tel amour et une telle vénération, et chez ses vainqueurs une admiration si grande, qu'aucun succès n'en valut jamais de pareils à prince, guerrier ou potentat. Sa réputation sans tache gagnera chaque jour une nouvelle grandeur, et le temps n'est pas éloigné où son nom sera revendiqué non-seulement comme la propriété d'une fraction du pays, mais comme l'héritage d'un peuple entier et uni. » Nous ne pouvons mieux terminer le récit d'une telle vie qu'en lui appliquant les paroles du vieil auteur anglais Jeremy Taylor qui furent citées dans plusieurs oraisons funèbres sur la mort du général Lee. « Il vécut comme nous devrions toujours vivre, il mourut comme le voudrais mourir. Sa mort fut telle qu'elle ne vint pas trop tôt, et sa vie fut si bienfaisante qu'il n'aurait pu vivre trop longtemps. La mort sanctifie la mémoire de celui dont l'excellence fut telle que ceux qui ne regrettent point sa mort ne peuvent censurer sa vie ; quant à ceux qui le pleurent, ils sentent qu'ils ne pourront jamais le louer assez haut. »

Blanche Lee Childe.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_G%C3%A9n%C3%A9ral_am%C3%A9ricain_de_la_guerre_de_s%C3%A9cession%2C_Robert_Lee. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.